

Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 17 (1939)

Artikel: Les séjours de Chateaubriand à Genève : 1805 - 1831 - 1832
Autor: Fatio, Guillaume
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-727999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LES SÉJOURS DE CHATEAUBRIAND A GENÈVE

1805 — 1831 — 1832

Guillaume FATIO



CHATEAUBRIAND a séjourné à plusieurs reprises à Genève; il s'y est fait de nombreux amis et s'est associé à la vie politique, intellectuelle et sociale de la petite république. Il en fait de nombreuses allusions dans ses *Mémoires d'Outre-tombe* et dans sa correspondance. Nous avons extrait de ces ouvrages les pages qui vont suivre, en y ajoutant quelques renseignements complémentaires pour en faciliter la compréhension.

* * *

Avant de se rendre à Genève, Chateaubriand connaissait, personnellement ou de réputation, quelques Genevois. A la mort de Rousseau, il avait dix ans et, dans son *Essai sur les Révolutions*, il est un disciple de Jean-Jacques, dont il défend les idées. Il considère l'*Emile* comme l'un des cinq grands livres du monde.

Avec le *Génie du Christianisme*, en 1802, un changement complet s'opère: alors âgé de trente-quatre ans, Chateaubriand devient le défenseur du christianisme et Rousseau lui apparaît orgueilleux, cynique et vulgaire, ce qui ne l'empêche pas de reconnaître le génie original de l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*, des *Confessions* et des *Réveries*.

Sans partager toutes les idées politiques, sociales ou littéraires de M^{me} de Staël, Chateaubriand admirait et estimait cette femme remarquable, qui le fit rayer de la liste des émigrés, ce dont il lui garda toujours de la reconnaissance.

Le 27 novembre 1803, Jacques Necker, le père de M^{me} de Staël, écrit de Coppet à Chateaubriand : « Je vois, Monsieur, que vous êtes sur le point de quitter Rome pour retourner en France; je souhaite que vous preniez votre route par Genève, où je vais passer l'hiver. Je serais très empressé de vous faire les honneurs d'une ville où vous êtes déjà connu de réputation... »

Peu de temps après, M^{me} de Staël, qui voyageait alors en Allemagne, ayant appris la nouvelle de la mort de M^{me} de Beaumont, écrit à Chateaubriand :

« Mon cher Francis,

« Donnez-moi une place dans votre vie. Je vous admire, je vous aime, j'aimais celle que vous regrettez. Je suis une amie dévouée, je serai pour vous une sœur...

« Adieu tendrement: douloureusement adieu.

« N. de Staël. »

* * *

PREMIER SÉJOUR À GENÈVE. — 1805.

Ce fut en 1805, nous dit Chateaubriand, que je vis Genève pour la première fois.

Genève appartenait à la France: Bonaparte brillait dans toute sa gloire, Madame de Staël dans toute la sienne; il n'était pas plus question des Bourbons que s'ils n'eussent jamais existé.

.....

A Genève, je ne fus point reçu à la porte de la ville par Clotilde, fiancée de Clovis; M. de Barante, le père, était devenu préfet du Léman.

Chateaubriand fait allusion à la charmante nièce du roi Gondebaud, qui habitait Genève avant son mariage avec Clovis en 493. Quant à M. de Barante, il avait été nommé préfet en 1803 et chercha à concilier les exigences de ses fonctions avec la protection la plus éclairée des anciennes institutions locales. Il fut destitué en 1810 parce que Napoléon le trouvait trop ami des Genevois. Ce fut un véritable deuil public.

Madame de Staël visita le lendemain Madame de Chateaubriand à Genève et nous partîmes pour Chamony.

M^{me} de Chateaubriand a laissé un récit détaillé de cette excursion à Chamonix dont nous donnons quelques extraits :

« De Genève, dit-elle, nous allâmes coucher à Sallanches, pour arriver le lendemain au pied du Mont-Blanc. Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes au

Montanvert; nous étions montés sur des mulets et suivis de deux guides, dont l'un s'appelait Jacques-les-Dames. Nous fîmes imprudemment assez de chemin sur la Mer de Glace, puis nous revînmes déjeuner dans la cabane de M. de Bourrit.

« Au Montanvert, nous quittâmes nos mules et descendîmes à pied par la montagne à pic qui conduit à la chute de l'Arveron. Ce chemin est très pénible, à chaque instant nous étions obligés de nous asseoir; mais ces moments n'étaient pas perdus; des pâtres et des jeunes filles venaient nous offrir, à chaque station, du lait et des fraises; le lait, dans des carafes très propres et les fraises dans des petits paniers artistement travaillés.

.....

« De Chamonix, nous revînmes à Genève par le Col de Balme. Nous descendîmes le beau bois de Trient, couvert de mélèzes d'une hauteur prodigieuse. Nous couchâmes à Martigny, d'où nous fûmes dîner à Bex. Nous fîmes un repas dont il faut toujours se rappeler; nous conseillons à tous les voyageurs cette excellente auberge qui, dit-on, n'a pas dégénéré...

« De Bex, nous allâmes coucher à Lausanne et, le lendemain, nous arrivâmes assez tard à Genève. Toutes les auberges étaient pleines; nous fûmes donc obligés, après un assez bon souper que nous fîmes dans une des salles de l'hôtel, de nous remettre de suite en route pour Paris ».

De son côté, Chateaubriand est très bref sur cette excursion. Il semble qu'il ait voulu prendre le contre-pied de Rousseau, dont l'engouement pour les Alpes lui semble exagéré. Il résume ses impressions comme suit:

Pour venir enfin à mon sentiment particulier sur les montagnes, je dirai que, comme il n'y a pas de beaux paysages sans un horizon de montagne, il n'y a point aussi de lieux agréables à habiter ni de satisfaisants pour les yeux et pour le cœur là où manque d'air et d'espace; or, c'est ce qui arrive dans l'intérieur des monts. Ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la faiblesse de ses organes.

On attribue aux paysages de montagnes la sublimité; celle-ci tient sans doute à la grandeur des objets. Mais si l'on prouve que cette grandeur, très réelle en effet, n'est cependant pas sensible au regard, que devient la sublimité ?

Il en est des monuments de la nature comme de ceux de l'art: pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective, autrement les formes, les couleurs, les proportions, tout disparaît. Dans l'intérieur des montagnes, comme on touche à l'objet même, et comme le champ de l'optique est trop resserré, les dimensions perdent nécessairement leur grandeur: chose si vraie que l'on est continuellement trompé sur les hauteurs et sur les distances. J'en appelle aux voyageurs: le Mont-Blanc leur a-t-il paru fort élevé du fond de la vallée de Chamonix ?

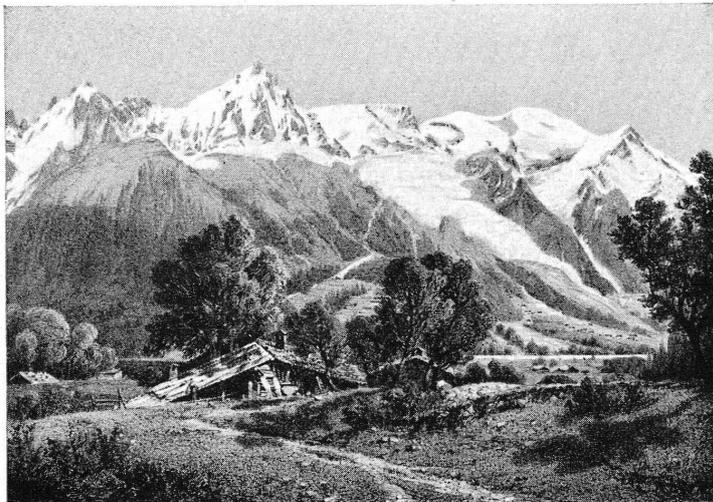
.....



FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND (1768-1848).

Médaille de A. Terroir d'après David d'Angers.

(Monument de Chateaubriand sur le quai Wilson à Genève).



CHAMONIX ET LE MONT-BLANC. Terry, del. et lith.

« Il en est des monuments de la nature comme de ceux de l'art: pour
jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective... »

(Chateaubriand.)

On parle beaucoup des fleurs des montagnes, des violettes que l'on cueille au bord des glaciers, des fraises qui rougissent dans la neige, etc. Ce sont d'imperceptibles merveilles qui ne produisent aucun effet : l'ornement est trop petit pour des colosses.

Enfin, je suis bien malheureux, car je n'ai pu voir dans ces fameux chalets enchantés par l'imagination de J.-J. Rousseau que de méchantes cabanes remplies du fumier des troupeaux, de l'odeur des fromages et du lait fermenté ; je n'y ai trouvé pour habitants que de misérables montagnards, qui se regardent comme en exil et aspirent à descendre dans la vallée.

.....
A notre retour à Genève, sans avoir pu revoir Madame de Staël à Coppet, nous trouvâmes les auberges encombrées.

M^{me} de Staël fut très déçue de n'avoir pas revu les Chateaubriand avant leur départ, comme elle l'avait espéré. M^{me} de Chateaubriand écrit à ce sujet dans ses *Souvenirs* : « Je ne sais ce qui nous empêcha d'accomplir la promesse que nous avions faite à M^{me} de Staël d'aller, au retour de Chamonix, passer quelques jours à Coppet. Elle en fut très mécontente, et d'autant plus, qu'ayant compté sur notre visite, elle écrivit d'avance à Paris les conversations présumées qu'elle avait eues avec M. de Chateaubriand et dans lesquelles elle l'avait, disait-elle, *converti à ses opinions politiques*. On sut que nous n'avions point été à Coppet et que la noble châtelaine avait fait seulement un roman de plus ».

Et Chateaubriand :

Sans les soins de Monsieur de Forbin, qui survint et nous procura un mauvais dîner dans une antichambre noire, nous aurions quitté la patrie de Rousseau sans manger.

Le comte de Forbin était peintre et écrivain, ami et admirateur de Chateaubriand qui le silhouette avec esprit :

Monsieur de Forbin était alors dans la béatitude : il promenait dans ses regards le bonheur intérieur qui l'inondait ; il ne touchait pas terre... Ses yeux avaient une protectrice pitié : j'étais pauvre, humble, peu sûr de ma personne, et je ne tenais pas dans mes mains puissantes le cœur des princesses. A Rome, j'ai eu le bonheur de rendre à Monsieur de Forbin son dîner du lac ; j'avais le mérite d'être devenu ambassadeur. Dans ce temps-ci on retrouve roi le soir le pauvre diable qu'on a quitté le matin dans la rue.

.....
Sortis de nuit de Genève pour retourner à Lyon, nous fûmes arrêtés au pied du Fort-de-l'Ecluse, en attendant l'ouverture des portes. Pendant cette station des sorcières de Macbeth sur la bruyère, il se passait en moi des choses étranges. Mes années expirées ressuscitaient et m'environnaient comme une bande de fantômes ; mes saisons brûlantes

me revenaient dans leur flamme et leur tristesse. Ma vie, creusée par la mort de Madame de Beaumont, était demeurée vide : des formes aériennes, hourris ou songes, sortant de cet abyme, me prenaient par la main et me ramenaient au temps de la sylphide. Je n'étais plus au lieu que j'habitais, je rêvais d'autres bords...

Les Chateaubriand rentrèrent à Lyon avec leur fidèle ami Ballanche, qui les avait accompagnés dans leur excursion à Genève; il était libraire et publia plusieurs éditions du *Génie du Christianisme*.

LES ADIEUX DE M^{me} DE STAËL ET LA RENCONTRE
DE M^{me} RÉCAMIER EN 1817.

Rentrée à Paris après les Cent-jours, l'auteur de Delphine était redevenue souffrante; je l'avais revue chez elle et chez Madame la duchesse de Duras. Peu à peu, son état empirant, elle fut obligée de garder le lit. Un matin, j'étais allé chez elle rue Royale; les volets des fenêtres étaient aux deux tiers fermés; le lit, rapproché du mur du fond de la chambre, ne laissait qu'une ruelle à gauche; les rideaux, retirés sur les tringles, formaient deux colonnes au chevet. Madame de Staël, à demi assise, était soutenue par des oreillers.

Je m'approchai, et quand mon œil se fut un peu accoutumé à l'obscurité, je distinguai la malade. Une fièvre ardente animait ses joues. Son beau regard me rencontra dans les ténèbres et elle me dit: « Bonjour, my dear Francis. Je souffre, mais cela ne m'empêche pas de vous aimer. »

.....
Peu de jours après, Madame de Staël changea de logements. Elle m'invita à dîner chez elle, rue Neuve des Mathurins; j'y allai; elle n'était point dans le salon et ne put même assister au dîner; mais elle ignorait que l'heure fatale était si proche.

On se mit à table. — Je me trouvai assis auprès de Madame Récamier. Il y avait douze ans que je ne l'avais rencontrée, et encore ne l'avais-je aperçue qu'un moment. Je ne la regardais point, elle ne me regardait pas; nous n'échangions pas une parole. Lorsque, vers la fin du dîner, elle m'adressa timidement quelques paroles sur la maladie de Madame de Staël, je tournai un peu la tête et je levai les yeux.

Je craindrais de profaner aujourd'hui, par la bouche de mes années, un sentiment qui conserve dans ma mémoire toute sa jeunesse, et dont le charme s'accroît à mesure que ma vie se retire. J'écarte mes vieux jours pour découvrir derrière ces jours des apparitions célestes, pour entendre du bas de l'abîme des harmonies d'une région plus heureuse.

A partir de cette rencontre, l'intimité de Chateaubriand et de M^{me} Récamier, alors âgée de 40 ans, ne fit que croître avec les années.

PASSAGE À GENÈVE EN 1822.

En octobre 1822, se réunit, à Vérone, un congrès où l'Europe vit s'affermir la politique conservatrice et monarchique de Metternich. Grâce à l'influence de Mathieu de Montmorency, ministre des Affaires étrangères, Chateaubriand, alors ambassadeur à Londres, s'y fit déléguer pour représenter la France. L'influence de la duchesse de Duras et de M^{me} Récamier contribua à ce résultat.

Chateaubriand s'embarqua à Douvres le 8 septembre 1822, passa quelques jours à Paris et arriva le mardi 8 octobre à Genève, d'où il écrit à M^{me} de Duras qu'il tombe de sommeil et qu'il repartira le lendemain matin, à 4 heures, comptant être à Milan le dimanche. Il y fut le samedi matin.

SÉJOUR À NEUCHÂTEL EN 1824.

En 1824, Chateaubriand sort du ministère pour rentrer dans l'opposition. Il est obligé de quitter Paris et se rend à Neuchâtel, qui était alors une terre du roi de Prusse mais dont les habitants conservaient leurs droits et leurs franchises.

Au mois de juillet, dit-il, je rejoignis à Neuchâtel Madame de Chateaubriand qui était allée m'y attendre. Elle avait loué une cabane au bord du lac. La chaîne des Alpes se déroulait nord et sud à une grande distance devant nous : nous étions adossés contre le Jura, dont les flancs, noircis de pins, montaient à pic sur nos têtes. Le lac était désert ; une galerie de bois me servait de promenoir. Je me souvenais de milord Maréchal (Lord Keith, gouverneur de Neuchâtel, protecteur de Rousseau).

Quand je montais au sommet du Jura, j'apercevais le lac de Biemme aux brises et aux flots de qui J. J. Rousseau doit une de ses plus heureuses inspirations...

La maladie du roi me rappela à Paris. Le roi mourut le 16 septembre, quatre mois à peine après ma destitution. La brochure ayant pour titre : « Le roi est mort : vive le roi ! » dans laquelle je saluais le nouveau souverain, opéra pour Charles X ce que ma brochure « De Buonaparte et des Bourbons » avait opéré pour Louis XVIII.

J'allai chercher Madame de Chateaubriand à Neuchâtel et nous vînmes à Paris loger rue du Regard.

SÉJOUR À LAUSANNE EN 1826.

Madame de Chateaubriand, étant malade, fit un voyage dans le Midi de la France, ne s'en trouva pas bien, revint à Lyon, où le docteur Prunelle la condamna. Je l'allai rejoindre ; je la conduisis à Lausanne, où elle fit mentir M. Prunelle. Je demeurai

à Lausanne tour à tour chez M. de Sivry (Sévery) et chez Madame de Cottens, femme affectueuse, spirituelle et infortunée.

Le projet de Chateaubriand était de préparer, à Lausanne, l'édition complète de ses œuvres. Cette ville « riante et triste » l'attire par sa ressemblance avec Grenade. Le 11 mai 1826, il écrit à M^{me} de Castellane :

Il m'a fallu tout à la fois faire ma fortune et surmonter des obstacles presque invincibles pour arriver ici. Mais ce n'est pas tout. Je voulais pouvoir finir à la fois tous mes travaux dans cette belle solitude et pouvoir être de retour au mois de septembre, et cela est arrangé...

... Demain nous entrons dans une maison dont la vue s'étend sur le lac et sur les Alpes.

Chateaubriand était alors âgé de cinquante-huit ans. Il était porteur d'une lettre de recommandation de M^{me} de Duras pour M^{lle} Rosalie de Constant, qui se multiplia pour rendre le séjour à Lausanne agréable aux Chateaubriand et les introduire auprès de ses amis.

Rosalie de Constant, qui avait soixante-huit ans, était née à Genève, où elle avait passé sa jeunesse dans la belle propriété de Saint-Jean, au bord du Rhône et voisine des *Délices*, qu'avait habitée Voltaire. A la suite d'un accident, M^{lle} de Constant resta un peu contrefaite, ce qui ne lui enleva pas son esprit de repartie, son originalité et une naïveté dans les jugements que chacun lui reconnaissait.

A partir de sa trentième année, Rosalie vécut à Lausanne, tout en restant en rapports fréquents avec son frère Charles, qui résidait à Saint-Jean. Pendant son séjour à Lausanne, en 1805, M^{me} de Duras avait fait sa connaissance; leur amitié dura plus de vingt ans, aussi Chateaubriand demanda-t-il à M^{me} de Duras de l'introduire auprès de son amie, ce qu'elle fit en ces termes :

Paris 26 février-2 mars 1826.

« Chère Rosalie, je suis toujours bien malade. Je me force pour vous écrire et vous demander un service. Monsieur de Chateaubriand et sa femme veulent passer l'été en Suisse; ils désirent une petite maison meublée à Lausanne ou très près de la ville. Entre Lausanne et Ouchy serait le mieux. Il faut deux chambres de maître pour Monsieur et Madame de Chateaubriand et une pour son secrétaire, et trois chambres de domestiques, un petit salon et de la vue. Il faudrait aussi une petite cuisine et, si cela est possible, une remise pour la voiture. Il louerait du mois d'avril ou de mai. Quelque chose dans le genre de *Chaumière* serait très bien. Madame de Chateaubriand a une mauvaise poitrine et ne voudrait pas être perchée.

.....
« Vous serez bonne pour mes pauvres amis, j'en suis sûre. Je ne sais si je vous ai dit qu'ils ne peuvent pas mettre beaucoup d'argent à cette maison. Dites-moi ce

que vous trouverez et faites pour le mieux. Je vous embrasse. J'ai été quatre jours à écrire ce mot. »

Plusieurs autres messages de M^{me} de Duras suivirent, et Rosalie de Constant écrit le 17 mars à son frère Charles :

« Je trouvai lundi Lisette [sa sœur] au coin de son feu et, sur ma table, m'attendait une lettre de Madame de Duras avec un petit ballot contenant un joli présent. L'objet de la lettre est de me donner la commission de chercher une petite maison, entre Lausanne et Ouchy, pour... Monsieur et Madame de Chateaubriand, qui veulent y passer l'été. La simplicité et l'économie sont ce qu'ils désirent. Cela m'agite, je l'avoue. Chateaubriand est un des hommes célèbres que j'aurais eu le moins de curiosité de voir; je lui trouve une couleur de charlatanisme qui n'est pas la vraie sensibilité, mais il s'agit de faire ce que désire Madame de Duras. »

Autre lettre :

« Avant-hier, je m'habillais vers quatre heures pour faire quelques visites, lorsqu'on me dit : « Monsieur de Chateaubriand est là qui demande Mademoiselle ». Tu vois mon trouble, ma surprise; je ne pouvais plus trouver mes vêtements, ni les mettre où il fallait. Enfin, j'ouvre ma porte et je vois un petit homme à cheveux grisonnants et hérissés, un long visage brun, de grands traits, une belle physionomie sombre, mais qui s'égaie par le sourire, et de belles dents.

« Notre abord fut animé et empressé au nom de notre amie et au sien. Il avait laissé sa femme au *Faucon*, où il l'avait mise au lit. Je fis chercher Laura de Cottens et ceux qui pouvaient nous aider. Elle s'empresse de lui être utile, de le mener voir des appartements et, enfin, comme ils tenaient à la belle vue et à notre voisinage, nous les avons placés chez Sévery, où ils s'établiront ce soir. Laura fait tous les mouvements dont je n'ai pas la force.

« Madame de Chateaubriand vint hier; c'est une ombre, une vapeur. Un peu courbée de faiblesse, pâle, blanche, de petits traits réguliers, quelque chose de très doux. Lui ne paraît français que pour les compliments, l'extrême et presque gênante discrétion, mais non pour l'abondance des paroles. Cela le fait d'autant mieux écouter. Il paraît bien mécontent de l'état actuel de la France. »

Nouvelle lettre de Rosalie :

« Il s'est placé ici pour s'isoler un peu de tous les intérêts du monde et travailler à la grande édition d'où dépendent, à ce qu'il dit, sa fortune et son avenir... D'ailleurs, une extrême politesse, descendant toujours ses trois étages pour m'accompagner jusqu'à ma porte, avec la prétention de l'insociabilité.

« Ils sont toujours parfaitement contents de tout, sans être à charge. L'idée que cette pauvre femme malade est tout le jour dans son donjon, sans autre ressource que de coudre ses robes et lire quelques romans m'y fait aller et leur mener ceux qui veulent y venir. »

Le 3 juin 1826, Chateaubriand écrit à M^{me} de Castellane :

Nous sommes logés dans la ville même, rue du Bourg. Nous ne voyons personne ; je travaille du matin au soir, n'ayant dans la tête que de tenir mes conditions, après quoi je suis libre et sans travail pour le reste de ma vie.....

M^{me} de Duras, qui se préoccupe de l'impression produite par Chateaubriand, écrit à Rosalie de Constant le 23 mai :

« J'ai eu tort de ne pas vous prévenir sur les défauts de Monsieur de Chateaubriand. C'est un sauvage et le plus insociable des sauvages. Quand il était ministre ou ambassadeur, on ne pouvait parvenir à lui faire faire une visite ; ne cherchez donc pas à le mettre dans le monde. Il est plus touché que je ne puis vous le dire de vos bons soins ; c'est vous qu'il aime à voir et la confiance viendra. »

Et Chateaubriand à M^{me} de Duras :

Lausanne, ce 12 juin 1826.

Je vous écrivais de mon côté, tandis que vous m'écriviez du vôtre. Votre bonne écriture m'avait tout réjoui, et puis j'ai trouvé que vous souffriez de nouveau. Je vous prêche une patience que je devrais avoir pour moi. Je souffre des maux cruels dans la jambe droite. Le pays est affreux pour les rhumatismes. Mes nuits sont comme celles du maréchal avant qu'il fût ambassadeur. Je les passe assis dans mon lit avec des rages de jambes comme on a des rages de dents. Le jour, je me traîne sur une béquille sous le bras. Convenez que j'en prendrais bien mon temps pour être amoureux avec des lunettes sur le nez et une béquille sous le bras. Madame de Chateaubriand n'est pas bien. Les crachements de sang sont revenus, et nous passons les jours à nous regarder mutuellement. Tout cela hâtera nécessairement mon retour.

Grâce à Rosalie de Constant et au proche voisinage de leurs habitations, Laure de Cottens et les Chateaubriand devinrent de véritables amis et de fidèles correspondants. De 1826 à 1836, on connaît soixante-douze lettres de Chateaubriand adressées à M^{me} de Cottens et datées de Paris, de Rome ou de Genève. Chateaubriand s'y montre naturel et affectueux ; il s'associe aux vicissitudes et aux tristesses de celle qu'il qualifiait de « femme affectueuse, spirituelle et infortunée ».

L'intérêt du public était alors concentré sur les tribulations du peuple grec. Chateaubriand s'y associe et envoie au *Courrier du Léman* une lettre, datée du 28 mai 1826, où se trouve ce passage :

Il me serait impossible, dans ce moment, de quitter Lausanne, où j'ai reçu la plus cordiale hospitalité, et où règnent en faveur d'un peuple infortuné ces sentiments d'humanité si consolants dans les moments de crise. Genève aussi, mérite la reconnaissance de tous les gens de bien, pour ses constants et généreux efforts en faveur de la Grèce. M. Eynard, mon collègue au comité grec de Paris, s'est distingué par une conduite qui

l'honneur à jamais ; je suis bien loin de croire perdue la cause qu'il a soutenue de son zèle et de sa fortune.

C'est de Lausanne que Chateaubriand se rend un jour à l'hôtel de Sécheron, à Genève, pour une dernière entrevue avec Delphine de Sabran, marquise de Custine. Celle-ci désire revoir la Suisse avant de mourir, cette Suisse où elle a passé d'heureux moments, et elle souhaite y rencontrer Chateaubriand, qu'elle a tant aimé. L'entrevue dure quelques heures et elle est consignée dans les *Mémoires* en ces termes :

J'ai vu celle qui affronta l'échafaud d'un si grand courage, je l'ai vue plus blanche qu'une Parque, vêtue de noir, la taille amincie par la mort, la tête ornée de sa seule chevelure de soie ; j'ai vu un sourire de ses lèvres pâles et de ses belles dents, lorsqu'elle quittait Sécheron, près Genève, pour expirer à Bex, à l'entrée du Valais.

En effet, M^{me} de Custine s'éteint le 15 juillet, ayant à ses côtés son fils et l'ancien précepteur de ce dernier. Celui-ci mande, le jour même, la triste nouvelle à Chateaubriand, qui ne se dérange pas et se contente de tracer plus tard ces lignes :

J'ai entendu son cercueil passer la nuit dans les rues solitaires de Lausanne.

Rosalie de Constant quitta Lausanne pour la montagne avant le départ des Chateaubriand. Rentré à Paris à la fin de juillet 1826, Chateaubriand lui adresse la lettre suivante :

Vous devez, Mademoiselle, être revenue de votre course à Bex. J'attendais votre retour à Lausanne pour vous remercier de votre bonté, de votre hospitalité, de toute votre obligeance pour nous. Madame de Chateaubriand et moi en conserverons toute notre vie un souvenir que le temps n'effacera pas. Nous sommes à peu près à Paris aussi loin de Paris que si nous étions à Lausanne ; et la diligence d'Orléans, qui passe tous les matins à notre porte, nous représente le bateau à vapeur d'Ouchy ; il est vrai que cette diligence n'est pas aussi propre que le bateau, ni le grand chemin, aussi frais que votre beau lac. Nous avons donc perdu au change de toutes les façons. Paris, au reste, est un désert, tout le monde est à la campagne ou en voyage. Madame de Duras est à Saint-Germain. Sa dernière lettre était un peu moins désespérante que les autres. Je ne l'ai vue qu'une fois depuis que je suis revenu. J'irai la chercher dimanche prochain, et lui porterai votre présent. Je crois que l'automne est une saison qui lui est favorable.

Vos campagnes doivent être à présent magnifiques ! Quand je viens à les comparer en pensée à la plaine de Montrouge, je suis un peu honteux pour mon pays.

Madame de Chateaubriand vous attend toujours pour vous faire catholique ; elle est décidée à vous convertir ou à vous brûler comme on vient de brûler un Juif en Espagne. Prenez donc garde à vous. Si vous vous sentez quelque bonne disposition, nous vous enverrons un de nos vieux prêtres de l'Infirmerie de Marie-Thérèse. Ils radotent un peu, mais ils sont bonnes gens. Adieu, Mademoiselle ; croyez à ma tendre reconnaissance ;

recevez tous les compliments de Madame de Chateaubriand et mes hommages respectueux.

La correspondance se poursuit et le 25 janvier 1827, Chateaubriand écrit :

Je vous remercie, Mademoiselle, d'avoir bien voulu vous adresser à moi pour savoir des nouvelles de Madame de Duras. Elle est établie à «La Muette», maison située à l'entrée du Bois de Boulogne; elle a été obligée de quitter Paris, qui lui faisait mal, pour chercher une complète solitude où elle se trouve mieux. Elle reprend des forces, mais sa tête est toujours fatiguée: elle ne peut lire et la conversation lui est encore très pénible. Je lui dirai combien vous êtes occupée d'elle et elle sera bien sensible à votre bonne amitié.

Je voudrais bien encore, Mademoiselle, que vous puissiez monter trois étages pour voir Madame de Chateaubriand; je me trouvais très bien de ce «dérangement» et j'en conserve un vif souvenir; j'ai été très heureux à Lausanne et je voudrais encore y être; je n'oublierai jamais l'hospitalité que j'y ai reçue.

La vie que je mène me fait regretter tous les jours cette paisible retraite, d'où j'apercevais une nature si grande, si belle et si tranquille. Tout est rapetissé dans ce pays, les hommes comme les choses. Après avoir été des géants, nous nous sommes faits nains, apparemment pour tenir moins de place dans le monde et par bon procédé pour nos voisins.

Madame de Chateaubriand me charge, Mademoiselle, de vous faire un million de compliments; elle n'est pas bien du tout. Cet hiver, très malsain et très rude, la fatigue. Elle est malade avec ses malades de l'Infirmierie.

Agréez, pour mon compte, Mademoiselle, les remerciements et les hommages que j'ai l'honneur de vous offrir.

En 1828, Chateaubriand passe par Lausanne pour se rendre à Rome, où il a été nommé ambassadeur, et note dans son journal de route :

Arrivé à Lausanne, le 22 septembre, j'ai suivi la route par laquelle ont disparu deux autres femmes qui m'avaient voulu du bien et qui, dans l'ordre de la nature, devaient me survivre: l'une, Madame la marquise de Custine, est venue mourir à Bex; l'autre, Madame la duchesse de Duras, il n'y a pas encore un an, fuyait devant la mort qui l'atteignit à Nice.

DEUXIÈME SÉJOUR À GENÈVE. — 1831.

A la suite de la révolution de juillet 1830, Chateaubriand se démet de toutes ses dignités et de ses traitements. Le 8 août, il écrit à son ami écossais Frisall :

Nous allons vraisemblablement, ma femme et moi, quitter la France et nous retirer peut-être à Genève; mais il faut, avant, vendre le peu qui nous reste, et notre dernier exil sera bien misérable.

Il hésite sur le choix du lieu de sa retraite et en écrit à M^{me} de Cottens le 19 août 1830 :

J'ai à peine de quoi vivre. On me dit que Constance, grande ville abandonnée, conviendrait mieux à ma fortune que la Suisse, qui est assez chère. Ensuite, Madame de Chateaubriand veut absolument un pays catholique. Je sais bien ce que je ferais si j'étais libre, j'irais demeurer auprès de vous.

Le 12 septembre 1830.

Ma vie, dans ce moment, est bien dérangée par des soins de toutes les espèces. Nous n'irons point à Constance, et c'est entre Lausanne et Genève que nous sommes décidés à nous fixer. Nous vous remercions mille fois de l'offre de votre maison de campagne [à Begnins sur Nyon]. Madame de Chateaubriand désire voir les choses par elle-même avant de rien arrêter. Le voisinage d'un prêtre catholique entrera pour beaucoup dans sa détermination.

Moi, Madame, je serai heureux de me rapprocher de vous, de songer que je ne serai séparé de Lausanne que par une distance que je pourrai franchir en deux ou trois heures, et que je pourrai aller vous offrir mes hommages toutes les fois que vous me le permettrez.

Le 28 février 1831, M^{me} de Chateaubriand écrit à M^{lle} Constant, à Genève, pour la prier de prendre quelques renseignements sur les appartements, soit dans Genève même, soit dans les environs : « Vous voyez que nous comptons toujours nous rapprocher de vous. »

Chateaubriand, de son côté :

Le 24 mars 1831.

Ne croyez pas que la distance qui sépare Lausanne de Genève m'empêche d'aller vous chercher ; c'est ce malheureux rhumatisme qui a effrayé Madame de Chateaubriand. Au surplus, nous ne sommes pas encore entièrement décidés sur le lieu de notre résidence ; nous comptons toujours partir dans un mois, arriver à Genève, voir tout ce que Mademoiselle Constant a eu la bonté de chercher pour nous, et, si nous trouvons que cela soit trop cher, nous tâcherons de nous rapprocher de vous.

Rosalie de Constant avait quitté Lausanne et vivait alors avec son frère ; voici ce que M^{me} de Chateaubriand lui avait écrit :

« Mademoiselle, malgré tant de bontés dont vous nous avez comblés, la crainte d'être trop indiscreète m'avait jusqu'à ce moment empêchée de vous prier de me rendre un très grand service, mais cependant, rassurée par le souvenir de votre obligeance et heureuse de vous avoir une nouvelle obligation, oserais-je vous demander de vouloir bien faire prendre quelques renseignements sur les moyens que nous aurions de nous fixer, économiquement, aux environs de Genève, ou à Genève même si la vie et les loyers n'y étaient pas trop chers. Il ne nous faut rien

de grand; mais si nous pouvions avoir une maison seule, avec un petit jardin, ce serait la perfection; comme les meubles augmentent beaucoup les appartements, nous pourrions apporter les nôtres.

« Comme les derniers événements viennent de nous enlever à peu près tout ce que nous avions et que, par conséquent, nous ne pouvons pas faire de grands sacrifices pour nous loger agréablement, je pense qu'il serait plus raisonnable de choisir notre retraite hors de ville. Nous n'avons point une nombreuse maison: Monsieur de Chateaubriand, moi, le fidèle secrétaire et seulement deux domestiques. Il ne nous faudrait donc qu'un petit salon avec une salle à manger plus petite encore; deux chambres à coucher; un cabinet pour le secrétaire et deux coins, un peu propres, pour les domestiques; la cuisine ne doit pas être oubliée et surtout le petit carré de terre.

« Si quelque chose s'approchant de cela se trouvait à louer, nous nous en accommoderions fort bien; mais, si on voulait le vendre (à très bas prix), nous serions très disposés à en faire l'acquisition, et d'autant plus, Mademoiselle, que cet engagement nous fixerait irrévocablement près de vous... »

Rosalie de Constant fournit les renseignements désirés et Chateaubriand, le 5 mai 1831, résume la situation comme suit:

La résolution que je conçus au moment de la catastrophe de Juillet n'a point été donnée par moi. Je me suis occupé des moyens de vivre en terre étrangère, moyens difficiles, puisque je n'ai rien. L'acquéreur de mes œuvres a fait à peu près banqueroute, et mes dettes m'empêchent de trouver quelqu'un qui veuille me prêter.

Quoi qu'il en soit, je vais me rendre à Genève avec la somme qui m'est survenue de la vente de ma dernière brochure: « De la Restauration et de la monarchie élective ». Je laisse ma procuration pour vendre la maison où j'écris cette page pour ordre de date. Si je trouve marchand à mon lit, je pourrai trouver un autre lit hors de France.

Dans son numéro du 16 mai 1831, le *Journal des Débats* annonce le départ de Chateaubriand pour Genève en ces termes:

« Il quitte une patrie sur laquelle ses immortelles productions ont répandu un éclat qui force l'envie elle-même à baisser les yeux, une patrie dont, au prix des plus nobles sacrifices, il n'a cessé de défendre les libertés et qui l'accompagne de ses regrets et de ses vœux dans la retraite qui va lui devoir ou une célébrité naissante ou un accroissement d'illustration. Quel que soit le séjour qu'adoptera M. de Chateaubriand, la postérité en retiendra le nom, comme elle a conservé les noms, autrefois si inconnus, de Ferney et de l'île Saint-Pierre. »

Chateaubriand avait alors soixante-trois ans.

Partis de Paris le 16 mai 1831, les Chateaubriand arrivent à Genève le lundi 23 mai après un court arrêt à Lyon. Ils descendent à l'*Hôtel des Etrangers*, aux Pâquis, tout près de la porte de Cornavin. Cet hôtel, tenu par J. Bairr, était à peu de distance du lac et jouissait d'une belle vue des montagnes. On y trouvait, au dire du prospectus, «des appartements proprement meublés, avec table d'hôte bien servie, des chambres à bains, des équipages, des chevaux de selle, des bateaux et enfin toutes commodités».

Les Chateaubriand ne restèrent pas longtemps à l'hôtel et, le 27 mai déjà, un bail est signé pour la location d'une petite maison dans le voisinage et Chateaubriand écrit de suite à M^{me} Récamier pour la mettre au courant :

Arrivés hier ici, nous cherchons des maisons. Il est probable que nous nous arrangerons d'un petit pavillon au bord du lac. Je ne puis vous dire comme je suis triste en m'occupant des arrangements. Encore un autre avenir ! encore recommencer une vie quand je croyais avoir fini ! Je compte vous écrire une longue lettre quand je serai un peu en repos ; je crains ce repos, car alors je verrai sans distraction ces ombres obscures dans lesquelles j'entre le cœur si serré !

Et à Rosalie de Constant :

Nous sommes arrivés, Mademoiselle, et nous avons trouvé votre bonne lettre. Madame de Chateaubriand est si souffrante et si fatiguée qu'elle a été obligée de se coucher. Demain nous nous empresserons de vous offrir tous nos remerciements sincères. Mille respectueux hommages.

Le *Journal de Genève*, de son côté, salue l'arrivée du noble voyageur en ces termes :

« Après avoir demeuré quelques jours à l'*Hôtel des Etrangers*, M. de Chateaubriand a loué aux Pâquis, pour une année, la maison Benoit. L'illustre écrivain se propose de procurer à son existence agitée un repos dont elle a besoin. Nous espérons qu'il profitera de son séjour dans notre pays pour s'y livrer à des travaux littéraires qui ajouteront de nouveaux titres à la juste célébrité que ses ouvrages lui ont acquise et procureront de nouvelles jouissances aux innombrables admirateurs de son génie. »

La maison Benoit, dont il est question, était située à l'angle de la rue du Léman et de la place de la Navigation. Elle avait un étage sur rez-de-chaussée et avait été construite au XVIII^e siècle. Elle a été démolie récemment pour faire place à des immeubles plus élevés, qui portent le numéro 6 de la place de la Navigation et qui ont recouvert une grande partie de l'ancien jardin. Du bail de location, nous extrayons les clauses suivantes :

« Je soussigné Bouvier-Benoit, agissant tant en mon nom qu'en celui de Madame Rey-Benoit, loue et ai loué à Monsieur le Vicomte de Chateaubriand,

acceptant, notre maison aux Pâquis, numéro 72, meublée et garnie en outre des divers articles contenus en l'inventaire et reconnus exacts.

« Sont réservées aux propriétaires l'usage du salon de plein-pied et de la petite chambre contiguë au dit, ainsi que la jouissance du jardin et de ses produits.

« La présente location est faite pour le terme d'une année, qui a commencé le 25 mai 1831 et finira à même date en 1832; et ce, moyennant le prix et somme de quinze cents francs de France... »

Une fois établi dans sa nouvelle résidence, Chateaubriand écrit à Béranger:

Du lieu où je vous écris, j'aperçois la maison de campagne qu'habita lord Byron et les toits du château de Madame de Staël. — Où est le barde de Childe Harold ? — où est l'auteur de Corinne ? — Ma trop longue vie ressemble à ces voies romaines bordées de maisons funèbres.

A M^{me} Récamier:

Dans ce moment, il fait un temps admirable: j'aperçois, en vous écrivant, le Mont-Blanc dans sa splendeur; du haut du Mont-Blanc, on voit l'Apennin; il me semble que je n'ai que trois pas à faire pour arriver à Rome, où nous irons, car tout s'arrangera en France.

.....
Je ne travaille point, je ne puis rien faire: je m'ennuie; c'est ma nature et je suis comme un poisson dans l'eau; si pourtant l'eau était un peu moins profonde, je m'y plaindrais peut-être mieux.

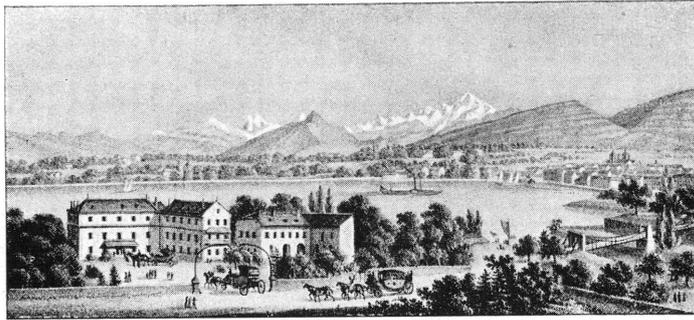
Et à M^{me} de Cottens, le 4 juin:

Je vous assure, Madame, que si vous avez la bonté de désirer mon voyage à Lausanne, moi j'y pense sans cesse. Je saisirai la première occasion favorable pour aller mettre de nouveau à vos pieds mes tendres et respectueux hommages; puisque vous ne partez pas encore pour Cottens, je ne désespère pas de traverser le lac, que je regarde sans cesse en pensant à vous.

Nous sommes assez contents de notre petite maison; nous la trouvons seulement un peu froide et nous nous chauffons comme en hiver.

* * *

Genève, telle que Chateaubriand la vit, était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. La ceinture de ses fortifications existait encore et n'avait cessé de s'accroître de travaux défensifs aussi compliqués que coûteux. Sur la rive droite, entre les Pâquis et la ville, les remparts occupaient l'emplacement de la rue du



C. Müller, del.

Ch. Gruaz, lith.

HOTEL DES ÉTRANGERS AUX PÂQUIS.

« Nous irons descendre dans le faubourg des Pâquis, où se trouve cette bonne auberge que vous nous indiquez et, de là, avec vos bons conseils, Mademoiselle, nous ferons notre choix. »

(M^{me} de Chateaubriand à Rosalie de Constant)



Boissonnas, phot.

MAISON BENOIT AUX PÂQUIS (Place de la Navigation 6).

« Notre sort est fixé : nous avons loué la maison Benoit aux Pâquis. »

(Chateaubriand à M. de Constant)

Mont-Blanc actuelle. Sur l'emplacement de l'église anglaise s'élevait le bastion du Cendrier, d'où partait un léger pont suspendu, construit en 1826, qui traversait les fossés et aboutissait près de l'*Hôtel des Etrangers*, comme on le voit sur notre vignette.

A propos de ce quartier des Pâquis, voici ce qu'en dit John Ruskin, le critique d'art, sociologue et écrivain anglais, un habitué de Genève à cette époque: « Entre l'hôtel de Sécheron et la ville, il y a un ou deux emplacements où abordent les barques de transport. De là, on peut jeter un furtif coup d'œil sur la vaste nappe d'eau du lac et sur le panorama qui l'entoure; mais ce ne sont que de simples coups d'œil, car le tableau est bientôt masqué par les murs de clôtures des jardins, jusqu'à ce qu'on arrive à une petite baie des fossés qui contourne les remparts, vers la porte de la ville. Les personnes qui vont à pied et ne tiennent pas à faire le détour de la porte de Cornavin, peuvent franchir le fossé sur le plus délicat des ponts suspendus qui se puisse imaginer, ayant l'air juste assez solide pour porter sans danger un couple d'amoureux ou une bonne avec un enfant, mais rien de plus lourd. On est autorisé à le traverser en payant un centime, ce qui m'a toujours paru une transaction des plus avantageuses, la gardienne recevant placidement une pièce sale et usée, dont j'oublie le nom, et rendant, en échange, de quoi remplir la poche de mon gilet des plus mignons centimes tout frais frappés.

« Après cela, on vous laisse stationner sur le pont aussi longtemps qu'on le désire, parfaitement tranquille. Les Genevois n'aimaient pas payer le centime et préféraient faire le tour de la porte de la ville. Deux cygnes voguaient au-dessous du pont, sur deux brasses de l'eau verte la plus pure, et le lac s'ouvrait devant le fossé exactement en face de l'endroit où la chaîne des aiguilles de Chamonix se dresse dans le lointain.

« Dans nos courses à la ville, nous ne manquions jamais de revenir à temps sur le petit pont pour nous y trouver au moment du coucher du soleil et y attendre pour admirer le spectacle. »

LES AMIS GENEVOIS DE CHATEAUBRIAND.

Rosalie de Constant avait quitté Lausanne en 1830 pour revenir à Genève tenir le ménage de son frère Charles, qui avait perdu sa femme. L'année suivante, celui-ci vendit sa belle propriété de *Saint-Jean*, à une petite distance de la ville, pour s'établir dans une plus modeste maison, qu'il possédait dans le voisinage immédiat, appelée *Sous-Terre*. Entourée de constructions modernes, celle-ci existe encore, proche du Rhône sur lequel de grands arbres inclinent leurs branches. D'une petite terrasse, ancien promenoir de moines bénédictins, l'œil peut suivre le courant de l'eau à travers les ramures; *Sous-Terre* est comme une oasis où flotte encore la poésie des temps anciens.

C'est grâce à leurs amis Constant que les Chateaubriand furent, dès leur arrivée, introduits dans les milieux intellectuels genevois, dont ils apprécèrent l'hospitalité. Voici ce qu'en disent les *Mémoires* :

Monsieur de Constant, cousin de Benjamin, et Mademoiselle de Constant, vieille fille pleine d'esprit, de vertus et de talents, habitent leur cabane de « Souterre » au bord du Rhône ; ils sont dominés par une autre maison de campagne, jadis à Monsieur de Constant ; il l'a vendue à la princesse Belgiojoso, exilée milanaise que j'ai vue passer comme une pâle fleur à travers la fête que je donnai à Rome à la grande duchesse Hélène.

Dans son *Journal*, Rosalie de Constant note ce qui suit :

« 23 mai 1831. — Arrivée de Monsieur et Madame de Chateaubriand aux Pâquis. Le 14 juin, ils ont passé la journée à *Sous-Terre* avec Madame Necker-de Saussure et avec Sismondi, Bonstetten, Diodati, etc. »

Rosalie de Constant, pleine d'attentions pour les nouveaux arrivés, reçoit de M^{me} de Chateaubriand le billet suivant :

« Il faut vouloir tout ce que veut Mademoiselle Constant. Mais, pour ses belles fraises, si rares encore, je la prie en grâce de ne pas s'en priver pour nous, qui malheureusement n'en pouvons pas manger ; nous gardons les fleurs avec autant de plaisir que de reconnaissance. »

Le souvenir du passage de Chateaubriand à la « cabane » de *Sous-Terre* avait été conservé par le nom du visiteur gravé sur un carreau de fenêtre du salon ; ce dernier a été changé il n'y a pas longtemps et, malheureusement, détruit.

Quant aux hôtes mentionnés plus haut et qui se trouvaient réunis chez les Constant avec M. et M^{me} de Chateaubriand, nous allons en dire quelques mots.

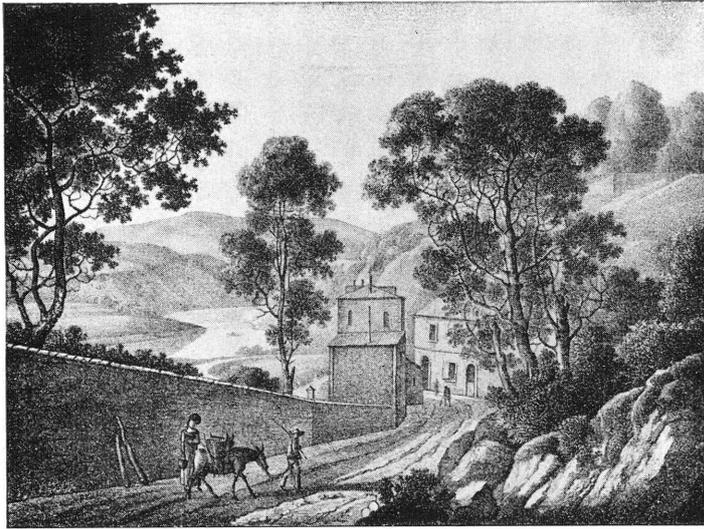
Le 9 juin 1831, Chateaubriand écrit à M^{me} Récamier :

J'ai déjeuné chez Monsieur de Constant auprès de Madame Necker, sourde malheureusement, mais femme rare, de la plus grande distinction ; nous n'avons parlé que de vous...

M^{me} Necker-de Saussure avait alors soixante-cinq ans. Fille d'Horace-Bénédict de Saussure, elle devint, par son mariage avec Jacques Necker, la cousine germaine de M^{me} de Staël et sa grande amie. M^{me} de Staël était la première à reconnaître les qualités de M^{me} Necker :

« Ma cousine, disait-elle, a tout l'esprit qu'on me prête et toutes les vertus que je n'ai pas », ou encore : « Madame Necker-de Saussure a su renfermer dans le cercle le plus régulier de la vie domestique un esprit supérieur ».

Quand M^{me} Necker rencontra Chateaubriand, elle était en train de publier son grand ouvrage sur l'*Education progressive*, qui lui valut le prix Montyon.



T. Philipsena, del.

G. C. lith.

MAISON DE SOUS-TERRE A SAINT-JEAN.

« M. de Constant, cousin de Benjamin, et Mademoiselle de Constant, vieille fille pleine d'esprit, de vertu et de talents, habitent leur cabane de Souterre au bord du Rhône... »

(Chateaubriand.)



Lith. Relliger.

CHARLES DE CONSTANT.

Au sujet de la location d'une maison de campagne que M^{me} Necker avait proposée à M^{me} de Chateaubriand, celle-ci écrit à Rosalie de Constant :

« Voudrez-vous bien être assez bonne de vous charger de l'expression de notre reconnaissance auprès de Madame Necker, dont les offres sont si obligeantes et dont le voisinage nous aurait été si agréable : qui ne connaît tout le mérite d'une personne que Madame de Staël jugeait si bien. »

Un des hôtes des Constant était Sismondi, une ancienne connaissance de Chateaubriand, mais dont l'amitié réciproque était mitigée par des critiques mutuelles. Sismondi avait alors cinquante-huit ans ; il connaissait M^{me} Récamier, qu'il avait souvent rencontrée chez M^{me} de Staël.

Le 27 mai 1831, Chateaubriand écrit à M^{me} Récamier :

Monsieur et Madame Sismondi sont venus nous chercher ; nous étions sortis ; nous irons les voir et les remercier dimanche prochain.

Après le déjeuner chez les Constant, où se trouvait Sismondi, Chateaubriand ajoute :

J'avais reçu votre lettre et j'ai dit à Monsieur de Sismondi ce que vous écriviez d'aimable pour lui. Vous voyez que je prends de vos leçons.

Il dit encore :

Monsieur Sismondi et sa femme... ont été excellents ; j'en suis d'autant plus touché que je ne m'y attendais pas.

Sismondi avait été un habitué de Coppet et voyagea avec M^{me} de Staël en Italie (1804) et en Allemagne (1807). Il connaissait Chateaubriand, qui ne lui plaisait guère et dont « les attitudes verbales » le choquaient. Il s'étonnait de trouver à l'auteur du *Génie du Christianisme* l'esprit aussi libre en matière religieuse. Pendant les Cent Jours, Sismondi, se trouvant à Paris, y fréquenta tous les milieux. Il publia des articles prenant la défense de Napoléon et de l'Acte additionnel. Il eut même, à ce sujet, une entrevue avec Napoléon, le 3 mai 1815, et c'est à cette occasion que Chateaubriand traita Sismondi de « niais ».

Charles-Victor de Bonstetten, autre convive du déjeuner offert par Charles de Constant, était un vieillard de quatre-vingt-six ans, mais encore plein de vie et d'entrain. Il avait déjà rencontré Chateaubriand lors du passage de celui-ci à Genève en 1826 ; en effet, dans une lettre, Bonstetten écrivait alors :

« Tous les jours, je reçois la visite d'étrangers : Chateaubriand est venu chez moi, Casimir Delavigne aussi. Tout le monde vient en Suisse et à Genève. »

Après avoir beaucoup voyagé et publié des ouvrages remarquables, Bonstetten s'était établi à Genève, où il était une des figures caractéristiques, possédant une

vaste expérience et ayant vécu dans tous les milieux littéraires de son temps, de Voltaire, de Rousseau, de M^{me} de Staël et de Byron. Aristocrate bernois, Bonstetten se sent plus à l'aise sur les bords du Léman que dans sa ville natale. « A Genève, écrit-il à son amie Friederika Brun, tout fleurit, tout fait des pas de géant; on n'éprouve jamais un moment de vide, tant il y a de cours. De Candolle est admirable et attire la plus brillante société. On ne trouverait pas ailleurs des hommes comme les Pictet [Marc-Auguste et son frère Pictet-de Rochemont]. Tout ce qui pense et écrit en Europe passe par notre lanterne magique. On ne rencontre que grands seigneurs et princes. Ce séjour est préférable à celui de Paris; ce qui est dispersé dans la grande ville, se trouve ici réuni en un bouquet. Genève, c'est le monde dans une noix ! »

Le dernier et le plus jeune (il avait quarante-deux ans) des hôtes mentionnés par Rosalie de Constant était Edouard Diodati. Professeur de théologie à l'Académie et conservateur de la Bibliothèque publique, c'était un prédicateur éminent et un écrivain distingué. A part la mention de M^{lle} de Constant, nous ne savons rien de la rencontre de Chateaubriand avec Edouard Diodati.

* * *

Un épisode piquant du séjour de Chateaubriand a été sa rencontre avec le pasteur Ami Bost, qu'il rapporte dans une lettre à M^{me} Récamier en ces termes :

Vous savez qu'il s'est établi une secte réformée au milieu des protestants. Un des nouveaux pasteurs de cette nouvelle église est venu me voir et m'a écrit deux lettres dignes des premiers apôtres. Il veut me convertir à sa foi, et je veux en faire un papiste. Nous joutons comme au temps de Calvin, mais en nous aimant en fraternité chrétienne et sans nous brûler. Je ne désespère pas de son salut; il est tout ébranlé de mes arguments pour les papes. Vous n'imaginez pas à quel point d'exaltation il est monté, et sa candeur est admirable...

On assistait alors, à Genève, à un réveil religieux. Ce mouvement avait pour but de ramener la religion à des principes rigoureusement scripturaires et d'affranchir l'Eglise de l'influence de l'Etat. Le pasteur Bost s'était séparé de l'Eglise nationale protestante, qu'il accusait de rationalisme, et était à la tête d'une petite congrégation dissidente plus orthodoxe. Il n'avait que quarante et un ans et il a laissé de sa rencontre et de ses rapports avec Chateaubriand une version fort différente de celle de ce dernier :

« C'est en juin 1831, dit-il, qu'eut lieu ma correspondance et mon entrevue avec Chateaubriand. Je puis d'autant mieux parler de cette entrevue avec quelque

détail que l'illustre écrivain a cru devoir en consigner le récit, très défiguré, et en faire une espèce de caricature dans ses *Mémoires d'Outre-tombe*.

« Apprenant, au commencement de juin, que M. de Chateaubriand venait de s'établir pour quelque temps aux portes de Genève, et le connaissant alors moins bien que je n'ai fait depuis, j'éprouvais pour lui une vive affection. J'avais remarqué, dans ses derniers écrits, quelque chose de ce découragement profond qu'on trouve encore plus abondamment dans ses *Mémoires* ; je désirais le voir et essayer de tourner son cœur vers les véritables consolations de l'Évangile et vers les pensées de la rédemption. Mes dispositions à cet égard étaient si dégagées de toute vue intéressée que je fis deux choses pour préparer quelque réussite à ma démarche auprès de lui : je priai beaucoup à cet effet, puis, pour éviter d'être tenté par le désir de tirer quelque gloire d'un entretien avec un homme aussi distingué, je pris la résolution, qu'aussi j'ai tenue, de ne parler de la chose absolument à personne, ni avant, ni pendant les six mois qui suivraient. C'est dans ces sentiments que je lui écrivis la lettre suivante :

« Monsieur,

« Ce n'est pas sans émotion et sans une espèce de frayeur que, perdu dans la foule des hommes inconnus au (?) monde, je m'adresse à l'un des représentants les plus illustres de la littérature française ; mais le but dans lequel je le fais me permet de passer par-dessus cette objection. Je me souviens de cette pensée du grand Pascal : — S'il y a une grandeur matérielle qui éblouit les masses ; s'il y a une grandeur intellectuelle (celle où vous m'effraieriez) qui est bien supérieure à la première, et qui est pourtant beaucoup moins recherchée ; il y a un autre ordre de choses chrétiennes ; or, sur ce point, Monsieur, nous sommes de niveau. Je vous écris comme un pécheur à un autre pécheur, comme un chrétien à un homme qui, à ce qu'il me semble, désire l'être.

« Vos derniers écrits portent en plusieurs endroits une empreinte de tristesse, et certes, il y a dans ce monde abondamment de quoi nourrir ce sentiment. Mais ce qui m'a le plus affligé à votre égard, c'est ce mot : « incertain de mon avenir », que vous avez employé dernièrement.

« O Chateaubriand ! Je suis bien convaincu que vous avez dit la vérité ! Mais combien ne seriez-vous pas plus heureux si vous pouviez dire avec l'apôtre : — Je sais en qui j'ai cru et je suis assuré (je citais le grec de la Vulgate) qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à cette journée-là (2 Timothée I, 12) ! La couronne de justice m'est réservée, le Seigneur me la rendra en cette journée-là, et non seulement à moi mais aussi à tous ceux qui ont aimé son avènement (2 Tim. IV, 8).

« Combien n'y a-t-il pas de paix, pour un bienheureux croyant, à comprendre que celui qui croit au Fils possède déjà actuellement la vie éternelle (Jean III, 36 ; V, 10, 13 ; etc.) ! Et comment l'homme encore incertain de son avenir peut-il n'être

pas dans une continuelle et inexprimable terreur ? — Peut-être oui, peut-être non ! Peut-être dans les joies éternelles ; peut-être perdu pour jamais !...

« O cher Monsieur ! (excusez cette expression, qui n'est pas familière dans mon intention mais qui exprime un amour véritable que je vous porte) vous avez passé votre vie à badiner avec le christianisme et à n'y voir que de la poésie ! Combien seriez-vous plus heureux quand vous seriez entré en réalité dans les voies de la réconciliation du pécheur avec Dieu !

« Bien loin de vous cacher le désir que j'aurais de vous parler de ces objets, seuls nécessaires, je vous avoue ce désir bien franchement ; mais, ne sachant comment vous recevrez ces lignes, je m'en remets à Dieu pour le reste. J'ose croire que ce peu de mots portent l'empreinte de la simplicité et de la droiture, et que vous ne penserez pas que je me laisse aller à des idées ridicules de prosélytisme ou à la petite gloire d'avoir parlé à un homme célèbre. Je suis chrétien et je voudrais voir parvenir à la possession de la vérité les hommes qui paraissent la chercher. Je n'aime point à faire le docteur, mais je parle volontiers à mes semblables, comme un naufragé qui, ayant saisi une planche capable de les tous porter, les y appelle tous.

« C'est avec une affection chrétienne que je me signe,

« Votre dévoué et affectionné serviteur

« A. Bost ».

Quelques heures après avoir reçu cette lettre, Chateaubriand prit la peine de répondre ce qui suit :

Genève, le 9 juin 1831.

Bien loin, Monsieur, de m'offenser de votre lettre, elle m'a fait le plus grand plaisir, et je vous en offre mes remerciements sincères. Je veux tout d'abord, avec la franchise dont vous me donnez l'exemple, effacer dans votre esprit deux impressions qui n'ont pas été produites par la vérité.

Vous vous êtes mépris, Monsieur, sur une expression de ma dernière brochure. Quand j'ai parlé de l'incertitude de mon avenir, je n'ai voulu parler que de ma mémoire, que de ce qui pourra me survivre sur la terre, toute la suite du passage prouve que c'est là le sens réel : il eût été souverainement ridicule à moi de jeter en passant une question de grande religion et haute métaphysique dans une brochure politique. Je n'ai aucune incertitude pour mon avenir.

Quant à mon âme, je ne doute point de son existence, et, plus que personne, j'ai foi dans une vie future.

Enfin, Monsieur, vous dites que j'ai badiné dans le christianisme ! Vous êtes dans l'erreur. Lorsque je publiai le « Génie du Christianisme », les plaisanteries de Voltaire avaient rendu la France incrédule : on était venu à ce point qu'on n'osait plus entrer dans une église. Le « Génie du Christianisme » avait pour objet de détruire, parmi mes compatriotes, cette mauvaise honte et d'effacer le ridicule qu'on avait répandu



PASTEUR AMI BOST.



CHATEAU DE VOLTAIRE A FERNEY
et chapelle qu'il y fit construire : *Deo erexit Voltaire.*

sur les choses saintes. La défense était proportionnée au genre de l'attaque, et l'apologie à la nature de la satire.

Si par hasard, Monsieur, vous lisez mon dernier ouvrage, mes « Etudes historiques », vous verrez qu'elles ne sont qu'une nouvelle apologie du christianisme, mais une apologie très sérieuse et en rapport avec l'âge où je suis parvenu et le temps où nous vivons. Je suis chrétien, très chrétien, de la communion catholique, apostolique et romaine.

Cette longue lettre vous prouve, Monsieur, toute l'importance que j'attache à la vôtre. Je vais lire votre brochure « Les Indices » et c'est en toute simplicité de cœur que je vous rends, Monsieur, votre affection fraternelle et chrétienne !

Votre très dévoué serviteur

Chateaubriand.

Je serais toujours, Monsieur, charmé de vous voir et de vous entendre.

Chateaubriand ayant ainsi répondu à lettre vue, le pasteur Bost ne voulut pas différer, même d'un seul jour, de profiter de la permission qui lui était si gracieusement accordée et se rendit à l'invitation. Chose curieuse, le père du pasteur Bost possédait une petite maison aux Pâquis qui était proche voisine de celle habitée par Chateaubriand. Voici le récit de cette entrevue tel que Bost le publia plus tard dans un journal religieux. Comme on le verra, ce récit est bien différent de celui que Chateaubriand avait fait à M^{me} Récamier.

« J'étais d'abord assez ému, nous dit Ami Bost; mais il fut, lui, très simple. Seulement, comme il commençait à me parler des effets du christianisme sur l'état temporel de la société, je le ramenai à la question du salut éternel et je lui dis que je craignais qu'il n'eût pas subi cette nouvelle naissance sans laquelle personne n'entrera dans le Royaume de Dieu. Il me dit alors: *Oh ! il faudrait d'abord que vous définissiez ce que vous entendez par nouvelle naissance, et cela nous mènerait trop loin.*

« Je pliai aussitôt et lui répondis que, comme je n'étais ni son confesseur, ni son évêque, je n'avais pas à faire un pas de plus qu'il ne le permettrait, et que je m'arrêtais. Il revint alors sur ses pas mais, comme je vis que cette visite l'embarassait un peu, j'abrégeai. J'ajoute seulement qu'en disant, plus tard, que j'avais fait un effort pour le convertir à la foi protestante, M. de Chateaubriand dit une chose complètement fausse...

« Il en est de même de ce qu'il dit de ses efforts de faire de moi un papiste; je suis obligé de dire que c'est une broderie qui n'a pas non plus trace de fondement dans la réalité et qu'il n'y a pas même eu d'allusion à cet égard de la part de M. de Chateaubriand. Je serais tout disposé à lui pardonner ce petit mensonge inoffensif, comme un badinage, mais c'est le badinage même que je trouve déplacé

quand je le compare au ton de la lettre qu'il m'écrivit, à celui de la mienne et à celui de notre conversation.

« J'en dis autant de l'ébranlement que m'auraient causé ses arguments pour les papes; nous n'avons, je le répète, pas même pensé à ce sujet, ni l'un ni l'autre; nous ne parlâmes absolument que de l'Évangile en général. Je demandai respectueusement à M. de Chateaubriand s'il croyait qu'il y eût un bonheur à venir, des peines à venir; il me dit que oui. Certes il n'avait aucune raison de simuler avec moi la sensibilité religieuse et, comme je crains qu'il n'en ait pas une véritable, je n'ai jamais compris cette larme que je vis alors dans ses yeux à moitié détournés de moi.

« En résumé, l'impression que m'a laissée cette conversation, c'est que M. de Chateaubriand ne se sentit pas sur son terrain et que cette position lui était très neuve. »

Ami Bost reproduit encore deux lettres qu'il écrivit à Chateaubriand et il conclut le récit de cette polémique amicale en ces termes:

« En sorte qu'après tout, ce grand écrivain, qui fut très pauvre dans notre conversation, se montre encore beaucoup plus pauvre dans son récit. Hélas! cela ressemble déjà à ses tristes *Mémoires d'Outre-tombe!* Mauvais fils, mauvais mari, se laissant aimer d'une jeune fille dont les parents lui avaient ouvert un asile dans leur maison! et cachant à tous qu'il était marié!... C'est horrible! C'est bas! Mais je ne savais pas encore toutes ces choses à l'époque où je cherchai à lui parler.

« Tels ont été mes rapports avec l'auteur du *Génie du Christianisme.* »

* * *

Chateaubriand, s'étant rendu en pèlerinage au château de Voltaire à Ferney, résume ainsi ses impressions:

Là, à Ferney, où il n'entre plus personne, à ce Ferney autour duquel je viens rôder seul, que de personnages célèbres sont accourus! Ils dorment rassemblés pour jamais au fond des lettres de Voltaire, leur temple hypogée: le souffle d'un siècle s'affaiblit par degrés et s'éteint dans le silence éternel à mesure que l'on commence à entendre la respiration d'un autre siècle.

Une chose m'étonne toujours quand je pense à Voltaire: avec un esprit supérieur, raisonnable, éclairé, il est resté complètement étranger au christianisme; jamais il n'a vu ce que chacun voit: que l'établissement de l'Évangile, à ne considérer que le rapport humain, est la plus grande révolution qui se soit opérée sur la terre. Il est vrai de dire qu'au siècle de Voltaire, cette idée n'était venue dans la tête de personne. Les théologiens défendaient le christianisme comme un fait accompli, comme une vérité

fondée sur des lois émanées de l'autorité spirituelle et temporelle ; les philosophes l'attaquaient comme un abus venu des prêtres, des rois ; on n'allait pas plus loin que cela.

Je ne doute pas que si l'on eût pu présenter tout à coup à Voltaire l'autre côté de la question, son intelligence lucide et prompte n'en eût été frappée ; on rougit de la manière mesquine et bornée dont il traitait un sujet qui n'embrasse rien moins que la transformation des peuples, l'introduction de la morale, un principe nouveau de société, un autre droit des gens, un autre ordre d'idées, le changement total de l'humanité. Malheureusement, le grand écrivain, qui se perd en répandant des idées funestes, entraîne beaucoup d'esprits d'une moindre étendue dans sa chute : il ressemble à ces anciens despotes de l'Orient sur le tombeau desquels on immolait des esclaves.

.....
J'ai découvert derrière Ferney une étroite vallée ou coule un filet d'eau de sept à huit pouces de profondeur ; ce ruisseau lave la racine de quelques saules, se cache çà et là sous des plaques de cresson et fait trembler des joncs sur la cime desquels se posent des demoiselles aux ailes bleues. L'homme des trompettes a-t-il jamais vu cet asile de silence tout contre sa retentissante maison ? Non, sans doute : eh bien ! l'eau est là ; elle fuit encore ; je ne sais pas son nom ; elle n'en a peut-être pas ; les jours de Voltaire se sont écoulés ; seulement sa renommée fait encore un peu de bruit dans un coin de notre petite terre, comme ce ruisseau se fait entendre à une douzaine de pas de ses bords.

On diffère les uns des autres : je suis charmé de cette rigole déserte ; à la vue des Alpes, une palmette de fougère que je cueille me ravit ; le susurrement d'une vague parmi des cailloux me rend tout heureux ; un insecte imperceptible qui ne sera vu que de moi et qui s'enfonce sous une mousse, ainsi que dans une vaste solitude, occupe mes regards et me fait rêver. Ce sont là d'intimes misères, inconnues du beau génie qui, près d'ici, déguisé en Orosmane, jouait des tragédies, écrivait aux princes de la terre et forçait l'Europe à venir l'admirer dans le hameau de Ferney. Mais n'était-ce pas là aussi des misères ? La transition du monde ne vaut pas le passage de ces flots, et, quant aux rois, j'aime mieux ma fourmi.

* * *

A peu de distance de la maison Benoit, à l'extrémité du chemin des Pâquis et au bord du lac, se trouvait la propriété de campagne de la famille Saladin appelée *Mon Repos* et qui, dès lors, est devenue un parc public. Introduits par les Constant, M. et M^{me} de Chateaubriand s'y rendaient volontiers. Par leur distinction, leurs alliances et leur fortune, les Saladin avaient noué et entretenaient des relations bien au delà de leur petite patrie.

Jean-François Saladin, ancien colonel de dragons en France, vivait alors à *Mon Repos* avec sa femme ; ses filles, M^{mes} Rigaud et Plantamour y étaient souvent

en séjour. Ce furent de charmants voisins pour les Chateaubriand qui en gardèrent le plus agréable souvenir, comme on peut le constater par les extraits suivants de leur correspondance.

Après avoir quitté Genève, M^{me} de Chateaubriand écrivait à Rosalie de Constant :

« Veuillez ne pas nous oublier auprès de votre aimable voisine, parlez un peu de nous à nos connaissances communes, surtout aux heureux habitants de *Mon Repos*, dont nous nous rappelons toujours les bontés avec un nouveau plaisir, et d'autant plus grand que c'est à vous que nous en devons tant de bienveillance. »

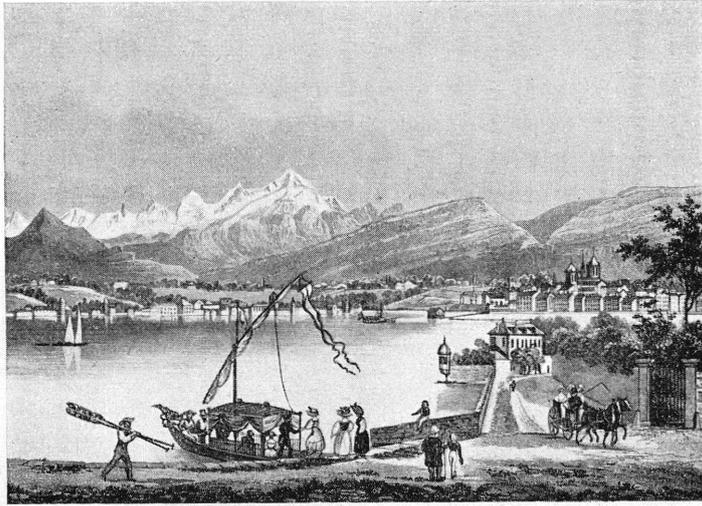
De son côté, Chateaubriand écrit à M. de Constant : *Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de toute votre famille, de Mesdames Saladin et Rigaud, et Madame de Custine.*

Il écrit aussi à M^{me} de Cottens : *Ce que je regrette particulièrement à Genève c'est vous, qui en êtes si près, Monsieur et Mademoiselle de Constant, et cette charmante famille Saladin qui a été si charmante pour nous.*

Quant à M^{me} Saladin, elle écrit à Chateaubriand : « Pendant votre absence, j'ai repris la lecture de vos ouvrages; c'était une manière d'être encore avec vous; votre immortel *Génie du Christianisme* a fait nos délices pendant l'automne, à Monsieur Saladin et à moi; nous ne pouvions nous lasser de lire et de relire ces belles pages, et notre admiration et notre reconnaissance pour leur auteur allaient toujours croissant. »

* * *

La fille aînée de M. Saladin avait épousé Jean-Jacques Rigaud, premier syndic de la petite république, magistrat à tendances libérales après la période trop conservatrice qui suivit la Restauration. Député à la Diète fédérale de 1830 à 1841, Rigaud est chargé de plusieurs missions diplomatiques. En juin 1831, il avait alors quarante-six ans, il est envoyé, avec le bourgmestre de Zurich, féliciter, au nom de la Confédération suisse, le roi Louis-Philippe à Colmar. Rentré à Genève, Rigaud a, le 28 juin, avec Chateaubriand, une longue conversation dont il a laissé le récit suivant : « M. le vicomte de Chateaubriand me disait ce matin, en me parlant du roi Louis-Philippe : Il est la transition de la Royauté à la Présidence. Les monarchies s'en vont, cela ira tout au plus jusqu'à son fils. D'ici cinquante ans, il n'y aura plus une monarchie en Europe; j'en ai la conviction. Ce ne sont certes pas mes opinions politiques qui influent sur ma manière de voir, je me suis sacrifié à cette cause, mais je dois vous le dire, je l'ai fait sans la moindre espérance de succès. Tout prépare à la République et cela gagnera. On verra que la Présidence économise une liste civile. Vous aurez des républiques plus ou moins aristocratiques. En Hongrie, en Pologne, elles seront aristocratiques. Peut-être que, quand cet ordre de choses sera établi, moi-même je servirai la République. Je n'aurais pu être d'aucune utilité



Dubois, del. et lith.

VUE PRISE DE LA VILLA MON REPOS A SÉCHERON.

« Parlez un peu de nous à vos connaissances, surtout aux heureux habitants de « Mon Repos », dont nous nous rappelons toujours les bontés avec un nouveau plaisir... »

(M^{me} de Chateaubriand à Rosalie de Constant.)



SYNDIC JEAN-JACQUES RIGAUD (1786-1854).

« Il y a quelque chose de consolant à trouver une petite peuplade libre, administrée par les hommes les plus distingués et chez laquelle les idées religieuses sont la base de la liberté et la première occupation de la vie. »

(Chateaubriand à M^{me} Récamier.)

à la France dans ce moment. J'aurais apporté à Louis-Philippe un nom qui aurait été déconsidéré et, par conséquent, sans influence. »

* * *

C'est sous les auspices du syndic Jean-Jacques Rigaud que Chateaubriand fut associé, pendant son séjour de 1831, à plusieurs manifestations de la vie politique genevoise.

Le 13 juin, au matin, M^{me} de Chateaubriand écrit à Rosalie de Constant :

« Madame Rigaud devait venir me prendre, comme la chose était convenue; j'ai été obligée de lui écrire qu'il me serait impossible d'aller à la distribution à cause de la chaleur et de la faiblesse de ma santé. Monsieur de Chateaubriand, qui vous offre, Mademoiselle, ses respectueux hommages, va ce matin à l'intéressante cérémonie avec M. Rigaud. »

Il s'agit de la fête des Promotions qui clôtura l'année scolaire et qui avait lieu en la cathédrale de Saint-Pierre. Ce jour-là, en tête du cortège officiel, Chateaubriand marche entre le syndic Rigaud et le recteur de l'Académie, Augustin-Pyramus de Candolle. Il fait un temps magnifique et, dans l'église, on donne à l'hôte illustre une place d'honneur parmi les autorités, tandis qu'une grande foule souligne de ses applaudissements les témoignages de respect qui lui sont adressés.

Après le rapport du directeur du Collège, le recteur de l'Académie prend la parole. Dans son discours, de Candolle propose, sans le nommer, Chateaubriand comme un modèle aux élèves qui étudient l'histoire: « Que nos jeunes gens, dit-il, se dévouent donc à cette belle carrière. L'Académie désigne ce but aux efforts de ses élèves; elle réserve une couronne pour ceux qui sauront s'y distinguer. Je me flatte que son appel sera écouté par eux; je viens de leur citer un exemple qui est de nature à les encourager: Sismondi. Je pourrais leur en citer d'autres sans sortir de notre école, et j'ai le bonheur de leur faire aujourd'hui cet appel en présence d'un noble écrivain: Chateaubriand, dont le beau talent vient, naguère encore, d'illustrer cette carrière, et qui, au rôle d'homme historique, a su joindre celui de grand historien. »

Chateaubriand, très ému de cette allusion, remercie de Candolle par les lignes suivantes, écrites le 15 juin:

J'ai été si heureux, Monsieur, d'assister à la touchante cérémonie des Promotions que je m'empresserai de profiter de vos nouvelles bontés en me rendant à la distribution des prix des arts. Vous m'avez fait infiniment trop d'honneur, Monsieur, en voulant bien vous souvenir de moi dans votre beau discours. Vous me permettrez, j'espère, d'aller vous remercier chez vous et vous offrir, Monsieur, avec l'hommage de mon admiration, l'assurance de ma considération respectueuse.

Parlant de cette cérémonie, Alphonse de Candolle, le fils du recteur, fait l'observation suivante: « Monsieur de Chateaubriand avait été ému jusqu'aux larmes d'une phrase de ce discours. En le relisant, je vois qu'elle ne contenait pas plus d'éloges qu'il n'en avait souvent entendu, mais l'illustre écrivain était alors dans des circonstances malheureuses et, à Genève, où ses opinions n'avaient jamais eu beaucoup de faveur, on l'accueillit avec de grands égards, à cause de son talent et de son noble caractère. »

Un autre témoin de la scène en écrit ce qui suit: « Je le vois encore, un grand foulard à la main... Il usa plusieurs fois de son foulard jaune, qu'il plaçait sur sa bouche, sur ses grands yeux à l'expression mélancolique. Était-il attendri, ou peut-être sous quelque influence soporifique ? je l'ignore... »

* * *

Comme on l'a vu, à la suite de l'invitation du célèbre botaniste Augustin-Pyramus de Candolle, Chateaubriand se rendit à la distribution des prix de la Société des Arts. Le 16 juin 1831, la séance, présidée par le syndic Girod, eut lieu à l'Hôtel de Ville. On avait réservé, à la droite de ce magistrat, une place d'honneur à Chateaubriand. Celui-ci assista à la séance mais ne voulut pas accepter de siège spécial. Il y eut quatre discours: un de M. de Candolle, président, sur la naissance et les progrès de la Société; un de M. Fazy-Pasteur, sur les faits relatifs à l'agriculture pendant l'année, un du colonel fédéral Tronchin, sur les beaux-arts, et un de M. Charles de Constant, sur l'industrie. Ce dernier fit une discrète allusion à la présence d'illustres étrangers, puis la séance se termina par la distribution des prix aux élèves des diverses écoles dirigées par la Société des Arts.

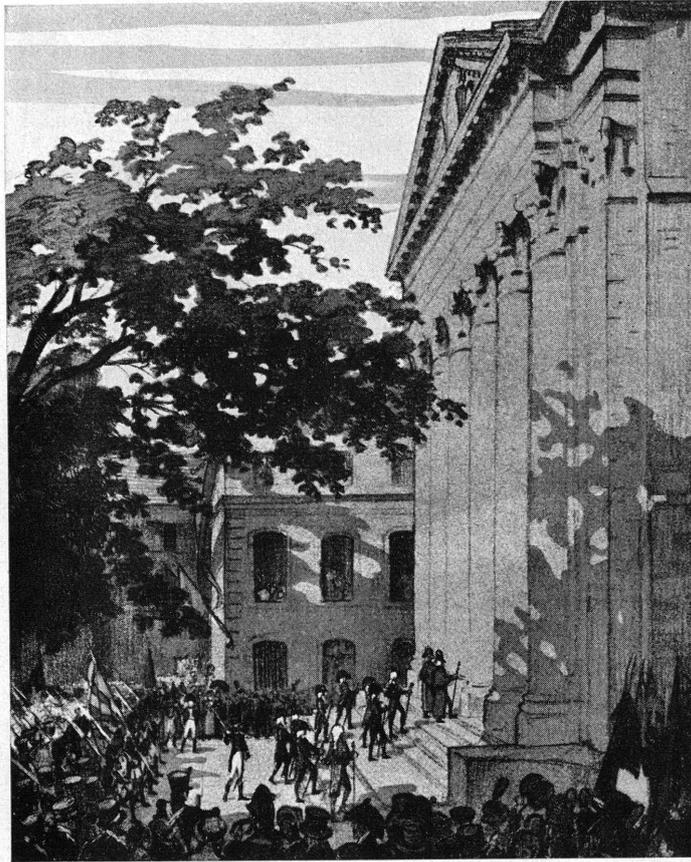
Chateaubriand fut sensible aux aimables attentions de M. de Candolle et l'en remercia en ces termes:

On m'a remis, je suppose de votre part, Monsieur, un exemplaire de votre dernier discours sur « L'état de l'instruction publique » et de votre « Notice sur la longévité des arbres ». J'ai une double raison de vous remercier de l'un et de l'autre pour votre extrême obligeance à rappeler mon nom. Ma passion pour les arbres a été ravie d'apprendre qu'ils vivent si longtemps et que j'ai peut-être offert mes hommages à quelque beauté de cinq mille ans dans les forêts américaines; mais je vois d'après cela que les oliviers de Jérusalem, tout vieux qu'ils me paraissent, n'étaient que des bambins.

Agréez de nouveau, Monsieur, mes remerciements, mon admiration et mes compliments les plus empressés.

* * *

Le 24 juillet 1831, Chateaubriand prend part à la Fête annuelle dite de la Navigation et aux manifestations patriotiques qui l'accompagnent. Il marche en



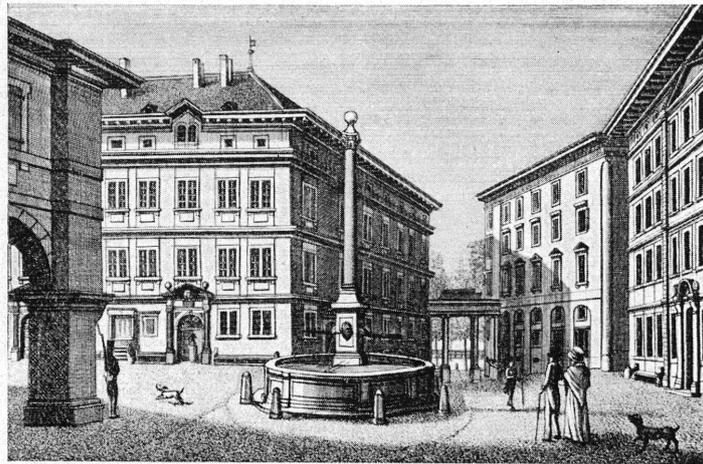
J. Courvoisier, del.

Sonor lith.

CATHÉDRALE DE SAINT-PIERRE.

« J'ai été si heureux, Monsieur, d'assister à la touchante cérémonie des Promotions... Vous m'avez fait infiniment trop d'honneur, Monsieur, en voulant bien vous souvenir de moi dans votre beau discours. »

(Chateaubriand à Augustin-Pyramus de Candolle.)



Pierre Escuyer, del. et sculp.

HOTEL DE VILLE.

Chateaubriand y assista à la distribution des prix de la Société des Arts.

tête du cortège officiel puis, monté sur la barque amirale, suivie du bateau à vapeur le *Guillaume-Tell*, il quitte la rade au bruit du canon. Après la promenade sur le lac, le retour au local de la Société aux Pâquis et la distribution des prix, il prend place à la table du banquet à côté du syndic Rigaud. La présence de Chateaubriand ajoutait un intérêt tout nouveau à cette journée; aussi, à l'heure des toasts, Rigaud, qui était aussi l'amiral de la flotte, après s'être acquitté envers la Confédération, le Canton et ses Conseils, porta sa santé à Messieurs les étrangers et notamment à M. de Chateaubriand, qui fut acclamé par l'assistance.

A la demande de Rigaud, qui lui avait présenté Chateaubriand le matin même, le poète Petit-Senn avait préparé de fort jolis couplets. Chateaubriand avait eu des mots aimables pour le poète genevois et, au cours de la promenade, l'avait entretenu en lui racontant quelques souvenirs personnels. Touché par les couplets qui avaient suivi le toast officiel, Chateaubriand, très ému, ne voulut pas rester en arrière et se leva pour y répondre:

Je voudrais, Messieurs, dit-il, pouvoir vous remercier convenablement de l'accueil que vous avez bien voulu me faire; j'en suis attendri, pénétré et j'ai mille raisons pour y être plus sensible que tout autre. Puissiez-vous jouir le plus longtemps possible de la liberté dont vous êtes si dignes. Je souhaite au Canton et à la Ville de Genève liberté, paix et prospérité; à la nation helvétique, concorde, union et indépendance; à cette assemblée et à son digne président, j'offre ma plus sincère reconnaissance pour la noble et généreuse hospitalité que je reçois.

Tel est, selon le *Journal de Genève*, le discours que prononça Chateaubriand, mais *La Sentinelle* en donne une version légèrement différente: « L'émotion, dit ce journal, a empêché l'orateur; il a cherché à répondre mais, au travers de son éloquence habituelle, il en a appelé à son émotion qui valait mieux que de belles phrases pour peindre la situation de son âme. Aussi a-t-il été compris et son silence même a suscité des applaudissements redoublés. »

Quant à Petit-Senn, il nous dit que les paroles de Chateaubriand furent froidement reçues: « Les bravos qui les suivirent, peu nombreux et peu bruyants, me surprirent d'autant plus que M. de Jussieu, préfet de l'Ain, présent au banquet, ayant fait un discours très long après celui de M. de Chateaubriand, fut accablé d'applaudissements frénétiques trois fois répétés ».

Voici les couplets composés par Petit-Senn et chantés sur l'air du *Tombeau de Napoléon*:

Le monde entier devient une patrie
Pour des talents aussi purs que les tiens;
En aucun lieu leur palme n'est flétrie.
Elle fleurit dans tous les cœurs chrétiens.

A ton vaisseau, fuyant des jours d'orage,
Avec orgueil Genève offre son port :
Puissent toujours expirer sur sa plage
L'effroi du faible et le courroux du fort !

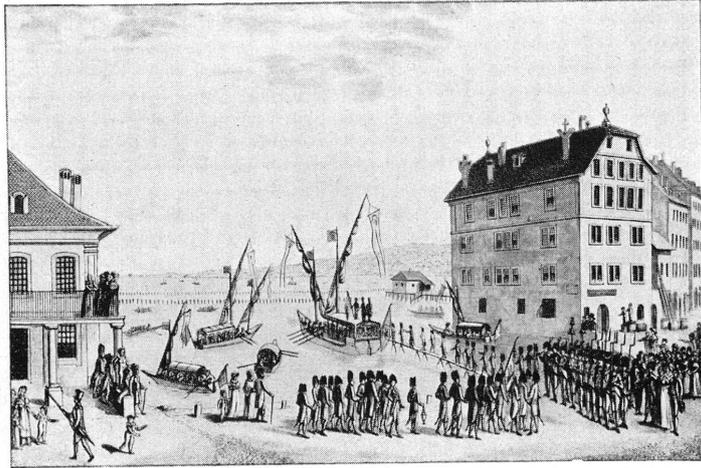
Lorsque s'ouvrit ta brillante carrière,
Sur nos remparts planait l'aigle français ;
Elle a croulé cette gloire guerrière
Dont un désastre engloutit les succès.
Dans la tempête, a surnagé ta lyre,
De tes accents rien n'a borné l'essor ;
Il s'est brisé le sceptre de l'empire
Lorsque sur nous ta plume règne encor.

Puissions-nous voir, sur cette heureuse terre,
Se prolonger ton exil glorieux !
Après de nous, reste autant que Voltaire,
Dont la mémoire illustre encor ces lieux.
Ta renommée est aux couleurs du monde ;
D'aucun parti n'adopte le drapeau ;
Aux vœux de tous que ta plume réponde,
Pour l'univers qu'elle soit un flambeau !

Le poète Jean-Antoine Petit-Senn était une personnalité originale de la petite république genevoise. Il n'avait alors que trente-neuf ans et voici ce qu'il dit de ses rapports avec Chateaubriand :

« Le lendemain de la fête de la Navigation, M. Rigaud me dit, au Grand Conseil, qu'il avait remis, la veille, chez M. Saladin, la copie de mes couplets à M. de Chateaubriand, aussi fus-je surpris quand celui-ci, le même jour, me la fit demander par son secrétaire. Je me gardais bien, cependant, de manquer l'heureuse occasion qui m'était offerte de contempler de plus près, et dans son intérieur, l'auteur dont les œuvres m'avaient inspiré, pour lui-même, une si grande vénération, et je me rendis le lendemain à sa modeste villa.

« Je vois encore l'illustre écrivain accourant à ma rencontre, entouré d'une vaste robe de chambre à ramages et la tête ornée d'un foulard dont les nœuds, fixés par des épingles, n'étaient point sans élégance, ni faits sans une certaine coquetterie. M. de Chateaubriand, d'une petite taille, avait les épaules carrées et le dos conformé de telle manière qu'on le croyait bossu quand on le voyait de face ; sa figure, gravée de petite vérole, d'un jaune pâle, avait des traits fortement accusés ; son front dégarni de cheveux, était beau et vaste, ses yeux expressifs et son sourire fort gracieux.



P. Escuyer, del. et sculpt.

FÊTE DE LA NAVIGATION.

Chateaubriand prit part à la fête du 24 juillet 1831. Il était monté sur la barque Amirale avec le syndic Rigaud.



JEAN-ANTOINE PETIT-SENN (1792-1870).

« Assis en face de moi, l'auteur du « Génie du Christianisme » lut à haute voix, et d'une manière admirablement accentuée, toutes les stances qui composaient mon épître, laissant tomber de sa bouche, après chacune d'elles, un jugement souvent exprimé par un seul mot, qui me fut toujours favorable... »

(Petit-Senn.)

« Il me reçut avec la plus cordiale bonté, m'entretint longuement de mes ouvrages et (ce qui me flatta le plus) de manière à me convaincre qu'il les avait lus, bien différent, en cela, de ces complimenteurs banaux qui ne font l'éloge de nos livres que pour s'exempter d'en faire l'emplette et auxquels on n'en parle jamais sans acquérir l'humiliante certitude qu'ils n'y ont pas même jeté les yeux. Au moment où je quittai, M. de Chateaubriand m'engagea à le venir voir souvent. »

L'année suivante, en effet, Petit-Senn lui rendit visite pour obtenir l'autorisation de publier, dans son journal *Le Fantasque*, une épître de quatre-vingt-dix vers alexandrins qu'il avait composée en son honneur. Voici comment Petit-Senn raconte son entrevue :

« Il me l'accorda dans les termes les plus flatteurs, mais, me dit-il, vous n'êtes pas venu sans m'apporter cette pièce de vers ; soyez assez bon pour me la faire connaître.

« Tirant de ma poche mon épître, je la lui remis.

« Non ! Je ne pense pas que, durant toute ma vie, mon amour-propre ait passé des instants plus doux que ceux qui s'écoulèrent alors. Assis en face de moi, l'auteur du *Génie du Christianisme* lut à haute voix, et d'une manière admirablement accentuée, toutes les stances qui composaient mon épître, laissant tomber de sa bouche, après chacun d'elles, un jugement souvent exprimé par un seul mot, qui me fut toujours favorable.

« Ah ! sans doute, la politesse française, dont il fut l'un des plus chevaleresques représentants, entraînait pour une bonne part dans ces éloges, aussi brefs que flatteurs, mais quel poète ne se serait trouvé charmé de louanges émanées d'un tel écrivain ?

« La lecture finie (elle me parut bien courte), M. de Chateaubriand me dit : — Il me semble, Monsieur, que vous parlez peu de ma vie politique et passez bien légèrement sur mon ministère, mes ambassades et mes brochures en faveur des Bourbons ?

« Il est vrai, répondis-je, sans me douter le moins du monde de l'orage que j'allais susciter : mon épître n'est que la paraphrase de cette idée-mère que la postérité admirera plus en vous l'écrivain que l'homme politique.

« A ces mots malheureux, l'orage allait éclater sous le regard amusé de Pilorge [le secrétaire de Chateaubriand], qui poussa, involontairement, un éclat de rire comprimé à moitié. »

Pilorge fut prié de se retirer et Petit-Senn, vivement ému, dut essayer, de l'homme en colère, un long discours démonstratif qu'il jugea, du reste, admirable. Puis Chateaubriand, lui rendant son manuscrit, termina l'entretien par ces mots :

Voyez, Monsieur, maintenant, si vous n'avez rien à mettre en plus ou en moins dans cette charmante pièce de vers.

Cet orage ne laissa aucune trace dans les rapports entre les deux interlocuteurs, car, dès lors, Chateaubriand reçut souvent Petit-Senn avec la plus affable courtoisie et resta même, après son départ de Genève, en correspondance avec le poète genevois. Petit-Senn avait composé un poème en quatre chants intitulé la *Miliciade*, une satire de la gloriole militaire, des goûts belliqueux qui s'étaient emparés tout à coup des bourgeois de Genève, en un moment où personne ne songeait à les attaquer. Ce poème ravit Victor Hugo, qui en loue le goût, l'esprit et la bonne plaisanterie. Quant à Chateaubriand, il écrit à l'auteur, en lettres monumentales :

Je vous félicite, Monsieur, de rire avec grâce; nous avons perdu en France ce talent que Voltaire a laissé dans votre pays.

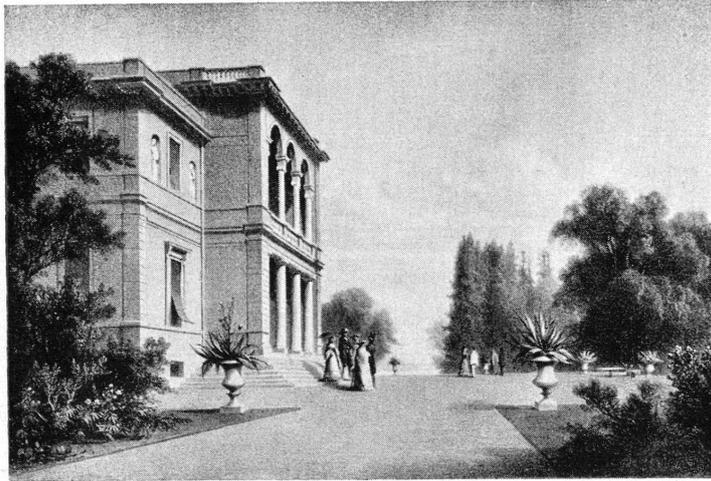
Petit-Senn était en correspondance avec le chansonnier Béranger. Celui-ci lui écrit de Passy, le 14 février 1833: « ... Vous me parlez de M. de Chateaubriand; c'est me faire grand plaisir que de m'assurer qu'il dit du bien de moi. J'ai rempli un devoir, comme homme de Juillet, en l'appelant à la défense du peuple; mais j'ai fait aussi acte de reconnaissance et d'admiration. Rapprochez nos noms, puisque vous le voulez bien faire; mais ce rapprochement est plus piquant que réel. La postérité, malheureusement pour moi, les mettra à une bien grande distance l'un de l'autre. »

* * *

Se trouvant un jour devant l'entrée de la villa Bartholoni à Sécheron, Chateaubriand éprouva un choc dont on retrouve la trace dans les *Mémoires d'Outre-tombe*. Le propriétaire, François Bartholoni, de modeste origine, orphelin de père, était parti tout jeune pour Paris, où son intelligence et son travail le firent remarquer. Ses aptitudes financières le placèrent très vite au premier rang et lui permirent d'acquérir une fortune considérable. Bien que devenu citoyen français, il était resté très attaché à sa ville natale et s'y fit construire, en 1825, à Sécheron, une habitation d'été dans le style classique, alors à la mode; elle était proche voisine de la villa Saladin de *Mon Repos*.

J'ai fait, écrit Chateaubriand, la connaissance de Monsieur Rigaud, premier syndic de Genève: au-dessus de sa maison, au bord du lac, en remontant le chemin de Lausanne, on trouve la villa de deux commis de M. de Lapanouze, qui ont dépensé 1.500.000 francs à la faire bâtir et à planter leurs jardins.

Quand je passe à pied devant leur demeure, j'admire la Providence qui, dans eux et dans moi, a placé, à Genève, des témoins de la Restauration. Que je suis bête! que je suis bête! le sieur de Lapanouze faisait du royalisme et de la misère avec moi: voyez où sont parvenus ses commis pour avoir favorisé la commission des rentes, que j'avais la bonhomie de combattre et en vertu de laquelle je fus classé.



A. Fontanesi, del.

Lemercier, lith.

VILLA BARTHOLONI A SÉCHERON.

« J'ai fait la connaissance de M. Rigaud, premier syndic de Genève ; au-dessus de sa maison, au bord du lac, en remontant le chemin de Lausanne, on trouve la villa de deux commis de M. de Lapanouze . . . Quand je passe à pied devant leur demeure, j'admire la Providence qui, dans eux et dans moi, a placé à Genève des témoins de la Restauration. . . »

(Chateaubriand)

Voilà ces messieurs : ils arrivent dans un élégant tilbury, chapeau sur l'oreille et je suis obligé de me jeter dans un fossé pour que la roue n'emporte pas un pan de ma vieille redingote. J'ai pourtant été pair de France, ministre, ambassadeur, et j'ai, dans une boîte de carton, tous les premiers ordres de la chrétienté, y compris le Saint-Esprit et la Toison d'Or. Si les commis de sieur César de Lapanouze, millionnaires, voulaient m'acheter ma boîte de rubans pour leurs femmes, ils me feraient un sensible plaisir.

Pourtant tout n'est pas rose pour Messieurs B... : ils ne sont pas encore nobles genevois, leur mère habite encore le bas de la ville et n'est pas montée dans le quartier de Saint-Pierre, le faubourg de Saint-Germain de Genève ; mais Dieu aidant, noblesse viendra après argent.

C'est dans ces dispositions aigres-douces, causées par la rencontre fortuite des messieurs Bartholoni, et sous l'influence de ses difficultés financières que Chateaubriand écrit cette profession de foi sur la puissance de l'argent :

Au Pâquis, près Genève, 15 septembre 1831.

Oh ! argent que j'ai tant méprisé et que je ne puis aimer quoi que je fasse, je suis forcé d'avancer pourtant ton mérite : source de la liberté, tu arranges mille choses dans notre existence où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer ? Avec toi on est beau, jeune, adoré ; on a considération, honneurs, qualités, vertus. Vous me direz qu'avec de l'argent on n'a que l'apparence de tout cela : qu'importe, si je crois vrai ce qui est faux ? trompez-moi bien et je vous tiens quitte du reste : la vie est-elle autre chose qu'un mensonge ?

Quand on n'a point d'argent, on est dans la dépendance de toutes choses et de tout le monde. Deux créatures qui ne se conviennent pas pourraient aller chacune de son côté ; eh bien ! faute de quelques pistoles, il faut qu'elles restent là en face l'une de l'autre à se boudier, à se maugréer, à s'aigrir l'humeur, à s'avalier la langue d'ennui, à se manger l'âme et le blanc des yeux, à se faire, en enrageant, le sacrifice mutuel de leurs goûts, de leurs penchants, de leurs façons naturelles de vivre : la misère les serre l'une contre l'autre, et, dans ces liens de gueux, au lieu de s'embrasser, elles se mordent, mais non pas comme Flora mordait Pompée.

Sans argent, nul moyen de fuite : on ne peut aller chercher un autre soleil, et, avec une âme fière, on porte incessamment des chaînes. Heureux Juifs, marchands de crucifix, qui gouvernez aujourd'hui la chrétienté, qui décidez de la paix ou de la guerre, qui mangez du cochon après avoir vendu de vieux chapeaux, qui êtes les favoris des rois et des belles, tout laids et tout sales que vous êtes ! Ah ! si vous vouliez changer de peau avec moi ! si je pouvais au moins me glisser dans vos coffres-forts, vous voler ce que vous avez dérobé à des fils de famille, je serais le plus heureux homme du monde !...

Malgré cette première impression, plutôt amère, les relations entre les Chateaubriand et les Bartholoni s'améliorèrent par la suite, car, douze ans plus tard, en 1843, ces derniers offrirent l'hospitalité de leur villa aux Chateaubriand. Voici ce que M^{me} de Chateaubriand écrit à ce sujet à M^{lle} Amey :

« Ne me parlez pas, chère amie, de Mademoiselle Buffet, ni des offres obligantes de Monsieur Bartholoni; c'est nous donner d'inutiles regrets, puisque les circonstances et notre âge nous empêchent de les accepter. J'avoue qu'ayant joui, par dix-sept mois de prison, des bienfaits de notre révolution, je crains, tant soit peu, les joies de la vôtre, n'étant nullement patriote et excessivement poltronne. Nous sommes infiniment reconnaissants des offres de Monsieur Bartholoni; veuillez lui en faire tous nos remerciements; ce que vous appelez sa petite maison est un palais charmant. »

* * *

Chateaubriand se rendait souvent chez M. Huber-Saladin, qui habitait la villa *Montfleury* près de Versoix, à neuf kilomètres de Genève sur la route de Lausanne. M. et M^{me} Huber-Saladin avaient passé en Italie les hivers de 1827 à 1831, où ils rencontrèrent de nombreuses personnalités marquantes et furent les hôtes de l'ambassade de France à Rome en 1829. M. Huber nous dit: « J'ai vu M. de Chateaubriand partager sa richesse avec les rois, auxquels il donnait des fêtes brillantes à leur passage. »

A *Montfleury*, M. et M^{me} Huber-Saladin recevaient fort aimablement les célébrités européennes de passage et Chateaubriand était du nombre. Dans ses *Causeries d'un octogénaire genevois*, M. Vernes-Prescott en dit ce qui suit :

« Peu après 1830, Chateaubriand vint habiter une maison retirée aux Pâquis, près Genève. Il l'appelait son ermitage. On en parla à Paris. Quelqu'un dit à M. de Salvandy: — Savez-vous que M. de Chateaubriand vient d'entrer en cellule ? — Alors, répond le ministre, ce ne peut être qu'une cellule sur un théâtre.

« Les sables de ce désert n'étant ni assez arides ni assez brûlants, Chateaubriand vint dresser sa tente à Versoix, autant par économie que parce qu'il désirait que M^{me} de Chateaubriand pût se rendre à pied à la messe. (Le village de Versoix est catholique.) Il venait souvent à *Montfleury* et, dans de longues conversations avec le colonel Huber, il préludait aux amertumes des *Mémoires d'Outre-tombe*. Il admirait beaucoup les arbres de *Montfleury*. On montrait, sur la terrasse devant la maison, l'acacia à l'ombre duquel Chateaubriand et Lamartine venaient tous deux souvent, chacun à leur tour, s'asseoir et causer. »

Nous n'avons trouvé aucune confirmation de ce séjour à Versoix mentionné par Vernes-Prescott.

Chateaubriand était très au courant de la situation en Italie et la jugeait équitablement; il écrit de Genève, le 31 mai 1831, à Huber-Saladin, qui lui avait envoyé son libelle intitulé *Peu de mots sur l'Italie*:

Vous plaidez avec autant de succès que d'éloquence la cause de cette belle et malheureuse Italie, mais j'ai bien peur que votre voix généreuse ne soit pas entendue.

* * *

Malgré les distractions que chacun s'évertue à lui offrir, Chateaubriand reste « l'éternel pèlerin désenchanté ». Le 12 juillet 1831, il écrit à son ami Ballanche:

L'ennui, mon cher et ancien ami, produit une fièvre intermittente: tantôt il engourdit mes doigts et mes idées, et tantôt il me fait écrire comme l'abbé Trublet. C'est ainsi que j'accable Madame Récamier de lettres et que je laisse la vôtre sans réponse...

Appelé à Paris pour régler ses affaires, Chateaubriand écrit de nouveau à Ballanche:

Votre billet, mon cher ami, me consterne. J'attends un mot plus rassurant. Pour comble de maux, ma femme est dans son lit et moi si souffrant que je puis à peine écrire. J'ai d'affreuses douleurs d'entrailles. Sans cela je partirais.

A la suite de ces contre-temps, le départ est renvoyé d'un mois mais Chateaubriand retourne passer quelques jours à Paris afin de chercher à vendre sa maison.

On m'écrivait de Paris, dit-il, qu'on ne trouvait à vendre ma maison, rue d'Enfer, qu'à des prix qui ne suffiraient pas pour purger les hypothèques dont cet hermitage est grevé; que cependant quelque chose pourrait s'arranger si j'étais là. D'après ce mot, j'ai fait à Paris une course inutile, car je n'ai trouvé ni bonne volonté, ni acquéreur.

Chateaubriand revint passer un mois dans sa petite maison des Pâquis.

Je retournai à Genève, dit-il; je ramenai ensuite Madame de Chateaubriand à Paris, et rapportai le manuscrit contre la proposition Briquerville sur le bannissement des Bourbons, proposition prise en considération dans la séance des députés du 17 septembre de cette année 1831; les uns attachent leur vie aux succès, les autres au malheur.

Cette brochure parut le 3 octobre sous le titre: *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille.*

Au moment de quitter Genève, Chateaubriand écrit à M^{me} de Cottens, qui demeurait à Begnins près de Nyon :

Hélas, Madame, j'espérais vous voir et il faut partir. La fatale loi va être discutée : je n'ai pas un moment à perdre. Croyez en mon pressentiment : je reviendrai. — Il n'y a pas d'adieu dans cette vie. Oui, je vous reverrai ; j'emporte cette espérance en vous souhaitant tout le bonheur que je voudrais avoir à vous donner...

Rosalie de Constant lui ayant offert, en souvenir de Genève, un écran peint par elle-même, M^{me} de Chateaubriand l'en remercie en ces termes :

« Si votre amitié, Mademoiselle, a voulu me faire un très grand plaisir, elle y a complètement réussi. Je ne puis vous dire combien vive et sincère a été ma reconnaissance en recevant votre ingénieux présent. Seulement, la vue de Genève ne me plaît pas autant du côté où elle est prise que de celui où elle aurait fait entrevoir votre ermitage *Sous-Terre* ; mais ces fleurs, élevées sous vos yeux, cueillies par vous, reproduites par vous, ne laissent rien à désirer ; le charmant écran va être, cet hiver, au coin de mon feu, une de mes jouissances journalières.

« Cher Genève ! comme nous en parlons ! Nous nous regardons à Paris comme des étrangers arrivés à contre-temps et obligés d'y passer une ennuyeuse saison ; mais vienne le printemps, et nous espérons bien revoir le beau lac autrement qu'en peinture et *Sous-Terre* mieux qu'en souvenir. »

* * *

Après le retour de Chateaubriand à Paris, le syndic Rigaud lui écrit : « Vous savez, Monsieur, que nous sommes un petit peuple vaniteux. Le temps que vous avez passé à Genève et l'intérêt que vous avez bien voulu montrer à nos institutions publiques sont devenus un titre de plus d'orgueil pour mes concitoyens. Ils aiment à penser que cette grande renommée littéraire, en s'éloignant de sa patrie, avait choisi, comme lieu de repos, les rives de notre lac. En pensant à Voltaire, Byron et Chateaubriand, nous avons en effet quelques droits de nous enorgueillir. »

Même après avoir quitté Genève, Chateaubriand suit avec intérêt les événements politiques de la Suisse ; il se préoccupe des répercussions que les troubles politiques de Paris et de Lyon ont eues à Genève, et il écrit à ce sujet à Rosalie de Constant le 12 février 1834 :

J'étais au moment de vous écrire, Mademoiselle, pour vous parler de votre aimable frère, lorsque toutes les mauvaises nouvelles de Genève nous sont parvenues. Vous jugez combien elles ont augmenté nos inquiétudes. Il est triste que nos misérables discordes aient des échos jusque dans vos paisibles montagnes.

Grâce à Dieu, on nous apprend que la crise est passée. Je m'empresse de m'en réjouir avec vous. Mais cet accident n'aurait-il pas donné une secousse à Monsieur Constant ? J'espère que vous serez assez bonne pour me rassurer, moi et Madame de Chateaubriand. Votre faible santé aura sans doute été aussi bien éprouvée.

M. Rigaud s'est trouvé sur la brèche ; sa charmante famille a dû être bien alarmée. Dites bien, je vous prie, Mademoiselle, à tous nos amis communs la part que nous avons prise à leurs peines. Dans quel coin de terre peut-on à présent trouver le repos ?

Croyez, je vous prie, Mademoiselle, au sincère et vif attachement que je vous ai voué pour la vie, ainsi qu'à Monsieur votre frère. Madame de Chateaubriand se joint de cœur à tous mes vœux pour vous.

Peu de temps après, le syndic Rigaud se reposait dans son château de La Tour-de-Peilz, près de Vevey, quand éclata l'affaire de Ramorino : des réfugiés polonais, italiens et savoyards s'étaient réunis sur le sol helvétique pour traverser le lac et, de là, envahir la Savoie. Rigaud se hâta de regagner Genève et l'entreprise fut immédiatement arrêtée. Il en écrit le récit à Chateaubriand, qui lui répond par le billet suivant :

Paris, 4 mai 1834.

Je ne saurais trop vous remercier de votre lettre ; elle me rassure non seulement sur votre patrie, mais sur votre famille, et, à ce double titre, vous sentez combien elle m'est précieuse...

Je serais trop heureux d'aller reprendre mes travaux sous votre protection, et en ayant le bonheur de faire quelques fois ma cour à Mesdames Rigaud et Saladin. Madame de Chateaubriand est bien touchée de leur souvenir ; elle rappelle toujours avec reconnaissance leurs bontés pour elle. Je vous prie de leur offrir mes respectueux hommages, de présenter à Monsieur Saladin mes compliments les plus empressés et d'agréer vous-même, Monsieur, la nouvelle assurance de mon entier dévouement et de ma haute considération.

C'est en pensant au syndic Jean-Jacques Rigaud que Chateaubriand avait écrit à M^{me} Récamier :

Il y a quelque chose de consolant à trouver une petite peuplade libre, administrée par les hommes les plus distingués et chez laquelle les idées religieuses sont la base de la liberté et la première occupation de la vie.

Ce portrait de Rigaud était exact. Chose rare dans une république, cet homme politique fut apprécié de ses contemporains. Il était aussi distingué que populaire et le publiciste Etienne Dumont pouvait dire de lui : « C'est le magistrat modèle ».

TROISIÈME SÉJOUR À GENÈVE. — 1832.

Le 6 mai 1832, Chateaubriand écrit de Paris à Rosalie de Constant :

...Nous nous préparons toujours à quitter la France, où vous savez que je ne suis rentré que pour défendre une malheureuse famille attaquée. Maintenant que ma mission est accomplie, où irions-nous ? — Nous l'ignorons encore. Nous voudrions bien que ce fût auprès de vous, mais je crains l'hiver de Genève pour la poitrine de Madame de Chateaubriand. Enfin Dieu nous guidera : s'il le permettait, j'irais trouver cet exil où j'ai été accueilli l'année dernière avec tant de bonté.

Je me recommande toujours au souvenir de vos amis de Pâquis, à cette famille Saladin qui réunit la grâce à la bienveillance. Mes hommages tendres à vous, Mademoiselle, et mes sincères amitiés à Monsieur Constant.

Le 16 juin 1832, Chateaubriand, qui avait été nommé membre du Gouvernement secret de la duchesse de Berry, est arrêté sous la prévention de complot contre la sûreté de l'Etat. A la nouvelle de cet événement, tous ses amis de Genève s'émeuvent et se hâtent de lui manifester leur sympathie. M^{me} de Chateaubriand répond le 2 juillet à son amie M^{lle} Amey :

« J'étais bien sûre, Mademoiselle, que votre bon cœur saignerait en apprenant l'arrestation de M. de Chateaubriand et je ne doute pas du plaisir que je vous fais en vous disant qu'il est en liberté depuis samedi. La maison de la Préfecture n'est pas aussi agréable que le petit hermitage des Pâquis, mais aussi, comme tout est compensé, il a eu autant de plaisir à quitter sa dernière demeure qu'il a eu de peine à dire adieu aux bords du lac de Genève. »

Dès la libération du prisonnier, M^{me} de Chateaubriand écrit aux Constant leurs projets de repartir pour la Suisse. Grâce à la libéralité du roi Charles X en exil, Chateaubriand peut s'y offrir un séjour prolongé, mais il craint que Genève ne soit trop ministérielle pour son goût.

Nous quitterons certainement la France vers la fin du mois prochain, écrit-il à M^{me} de Cottens, mais, malgré le bon accueil qu'on m'a fait à Genève, et dont je conserve une si vive reconnaissance, j'irai chercher un asile où l'on aimera moins ce que je hais et méprise.

Le 8 août 1832, Chateaubriand se met en route seul pour Lucerne :

Madame de Chateaubriand, écrit-il dans ses Mémoires, n'est point encore arrivée depuis trois jours pour faire une visite à la reine de Hollande. J'attendais Madame de Chateaubriand venant me rejoindre à Lucerne. Je me proposais d'examiner s'il ne serait pas préférable de se fixer en Souabe, sauf à descendre ensuite en Italie...



Molly, phot.

RUE DE LA CITÉ N° 20 (ancien 25).

Résidence de Chateaubriand du 14 septembre au 12 novembre 1832.
Reconstruite en 1923, la porte d'entrée (à gauche) en a été conservée.

Madame de Chateaubriand arriva bientôt à Lucerne : l'humidité de la ville l'effraya, et, Lugano étant trop cher, nous nous décidâmes à venir à Genève...

Chateaubriand était alors à la recherche d'un asile propice pour y terminer ses *Mémoires d'Outre-tombe*. Il traînait avec lui un énorme bagage de papiers, correspondances diplomatiques, notes confidentielles, lettres de ministres et de rois. Le 11 septembre, il arrive à Genève, s'installe à la rue de la Cité, dans la vieille ville, et s'y met sérieusement au travail, se plongeant dans les souvenirs du passé ou la contemplation de la nature, tout en se tenant à l'écart des humains.

J'écris le matin, dit-il, et je me promène le soir.

D'après une phrase du poète Petit-Senn, on savait qu'en 1832, Chateaubriand s'était installé à la rue de la Cité, mais on ignorait dans quelle maison. M. Levailant, auteur de plusieurs ouvrages très appréciés, a fait des recherches dans les archives Lenormant, c'est-à-dire dans les papiers de M^{me} Récamier, et a retrouvé que c'était dans la maison qui portait alors le n^o 25 et qui est désignée aujourd'hui par le n^o 20.

Le 12 ou le 13 septembre, Chateaubriand conclut une location pour la durée d'une année et s'installe le 14 ou le 15. Comme on le verra, il repart brusquement le 12 novembre et c'est Rosalie de Constant qui, avec son obligeance coutumière, se charge de résilier le bail.

En descendant la rue de la Cité, l'immeuble habité par Chateaubriand est le troisième du côté gauche. Sa façade a été reconstruite dernièrement, seule la porte extérieure a été conservée. Nous ignorons quel étage il a occupé. En 1832, cette maison appartenait à Pierre de Jaquet, dit Jaquet-de Saussure, du nom de sa mère; elle est actuellement la propriété de la banque Lombard, Odier et C^{te}. Une partie des meubles du salon des Chateaubriand a été conservée et se trouve actuellement chez M. le docteur Edmond Mercier, à Coppet. Ce dernier les tient de son grand-père, Louis Panchaud, qui les avait achetés lors du départ de Chateaubriand.

* * *

Pendant mes promenades en bateau, nous dit ce dernier, un vieux rameur me raconte ce que faisait lord Byron, dont on aperçoit la demeure sur la rive savoyarde du lac. Le noble pair attendait qu'une tempête s'élevât pour naviguer; du bord de sa balancelle, il se jetait à la nage et allait au milieu du vent aborder aux prisons féodales de Bonivard; c'était toujours l'acteur et le poète. Je ne suis pas si original; j'aime aussi les orages; mais mes amours avec eux sont secrets, et je n'en fais pas confidence aux bateliers.

Inutile de dire que ce récit des prouesses de Byron est très exagéré.

* * *

M^{me} Récamier ne tarde pas à rejoindre Chateaubriand à Genève; ensemble, ils font un pèlerinage à Coppet, dont le récit est bien connu :

Genève, fin septembre 1832.

...Je suis allé hier visiter Coppet. Le château était fermé: on m'en a ouvert les portes; j'ai erré dans les appartements déserts. Ma compagne de pèlerinage a reconnu tous les lieux où elle croyait voir encore son amie, ou assise à son piano, ou entrant, ou sortant, ou causant sur la terrasse qui borde la galerie; Madame Récamier a revu la chambre qu'elle avait habitée; des jours écoulés ont remonté devant elle: c'était comme une répétition de la scène que j'ai peinte dans « René »; je parcours les appartements sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas...

Du château, nous sommes entrés dans le parc; le premier automne commençait à rougir et à détacher quelques feuilles; le vent s'abattait par degrés et laissait ouïr un ruisseau qui fait tourner un moulin...

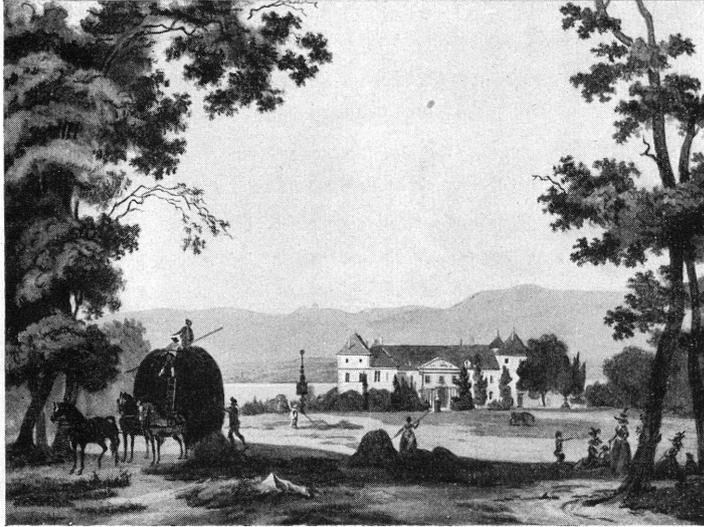
Après avoir suivi les allées qu'elle avait coutume de parcourir avec Madame de Staël, Madame Récamier a voulu saluer ses cendres. A quelque distance du parc, est un taillis mêlé d'arbres plus grands et environné d'un mur humide et dégradé. Ce taillis ressemble à ces bouquets de bois au milieu des plaines que les chasseurs appellent des « remises »: c'est là que la mort a poussé sa proie et renfermé ses victimes.

Un sépulcre avait été bâti d'avance dans ce bois pour y recevoir Monsieur Necker, Madame Necker et Madame de Staël; quand celle-ci est arrivée au rendez-vous, on a muré la porte de la crypte. L'enfant d'Auguste de Staël est resté en dehors, et Auguste lui-même, mort avant son enfant, a été placé sous une pierre, aux pieds de ses parents. Sur la pierre sont gravées ces paroles tirées de l'Écriture: « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant dans le ciel ? »

Je ne suis point entré dans le bois; Madame Récamier a seule obtenu la permission d'y pénétrer. Resté assis sur un banc devant le mur d'enceinte, je tournais le dos à la France et j'avais les yeux attachés, tantôt sur la cime du Mont-Blanc, tantôt sur le lac de Genève; les nuages d'or couvraient l'horizon derrière la ligne sombre du Jura, on eût dit d'une gloire qui s'élevait au-dessus d'un long cercueil.

J'apercevais, de l'autre côté du lac, la maison de lord Byron, dont le faite était touché d'un rayon du couchant; Rousseau n'était plus là pour admirer ce spectacle, et Voltaire, aussi disparu, ne s'en était jamais soucié. C'était au pied du tombeau de Madame de Staël que tant d'illustres absents, sur le même rivage, se présentaient à ma mémoire: ils semblaient venir chercher l'ombre, leur égale, pour s'envoler au ciel avec elle et lui faire cortège pendant la nuit.

Dans ce moment, Madame Récamier, pâle et en larmes, est sortie du bocage funèbre, elle-même comme une ombre. Si j'ai jamais senti à la fois la vanité et la vérité de la gloire et de la vie, c'est à l'entrée du bois silencieux, obscur, inconnu où dort celle qui eut tant d'éclat et de renom, et en voyant ce que c'est que d'être véritablement aimée.



Aquarelle de Louis-Aug. Brun, 1791.

CHATEAU DE COPPET.

« Je suis allé hier visiter Coppet. Le château était fermé ; on m'en a ouvert les portes ; j'ai erré dans les appartements déserts. Ma compagne de pèlerinage a reconnu tous les lieux où elle croyait voir encore son amie, ou assise à son piano, ou entrant, ou sortant, ou causant sur la terrasse qui borde la galerie ; Madame Récamier a revu la chambre qu'elle avait habitée ; des jours écoulés ont remonté devant elle... »

(Chateaubriand.)



A. Aglio, del.

N. Chalder, lith.

SENTIER DES FALAISES.

« Nous avons découvert, en aval du Rhône, une gorge resserrée où le fleuve coule bouillonnant au-dessous de plusieurs moulins, entre des falaises rocheuses coupées de prairies. »

(Chateaubriand.)

PROMENADE AU BORD DU RHÔNE.

Cette vesprée même, lendemain du jour de mes dévotions aux morts de Coppet, fatigué des bords du lac, je suis allé chercher, toujours avec Madame Récamier, des promenades moins fréquentées. Nous avons découvert en aval du Rhône, une gorge resserrée où le fleuve coule bouillonnant au-dessous de plusieurs moulins, entre des falaises rocheuses coupées de prairies. Une de ces prairies s'étend au pied d'une colline, sur laquelle, parmi un bouquet d'ormes, est plantée une maison.

Nous avons remonté et descendu plusieurs fois, en causant, cette bande étroite de gazon qui sépare le fleuve bruyant du silencieux coteau ; combien est-il de personnes qu'on puisse ennuyer de ce que l'on a été et mener avec soi en arrière sur la trace de ses jours ? Nous avons parlé de ces temps, toujours pénibles et toujours regrettés, où les passions font le bonheur et le martyre de la jeunesse. Maintenant, j'écris cette page à minuit, tandis que tout repose autour de moi et qu'à travers ma fenêtre, je vois briller quelques étoiles sur les Alpes.

Madame Récamier va nous quitter, elle reviendra au printemps, et moi, je vais passer l'hiver à évoquer mes heures évanouies, à les faire comparaître une à une au tribunal de ma maison. Je ne sais si je serai bien impartial et si le juge n'aura pas trop d'indulgence pour le coupable. Je passerai l'été prochain dans la patrie de Jean-Jacques. Dieu veuille que je ne gagne pas la maladie du rêveur. Et puis, quand l'automne sera revenu, nous irons en Italie : Italiam ! c'est mon éternel refrain.

Comme nous l'avons vu, M^{me} Récamier accompagnait Chateaubriand dans ses promenades ; elle participait au travail de rédaction de ses *Mémoires* et s'associait à ses préoccupations et à l'émoi dont l'agitaient ses souvenirs. Elle s'émut un jour d'une velléité de suicide que son compagnon laissa soupçonner et dont Sainte-Beuve a donné le récit suivant :

« Dans le séjour que Chateaubriand fit à Genève après la Révolution de Juillet, il se mit dans l'esprit, un matin, que ce serait pour lui une belle mort, et bien-séante, et grandiose, d'aller mourir sur le Mont-Blanc : *Ardentem frigidus Actuam*, etc. ; ou, du moins, il fit quelque chose qui le fit croire. Aussitôt cela su ou soupçonné, ce fut une surveillance infinie autour de lui : Madame de Chateaubriand, Madame Récamier étaient aux transes et se relevaient pour ne pas le perdre de vue. A peine sorti seul, on le faisait chercher et suivre, jusqu'à ce qu'on se crût bien sûr que la velléité sublime lui avait passé et que d'autres idées roulaient par la tête de ce grand arrangeur de phrases et de tableaux. »

Après le départ de M^{me} Récamier, Chateaubriand, absorbé par son travail, vécut très retiré, tout en restant fidèle à ses amis genevois.

Le bruit ayant couru que le gouvernement allait lui interdire de résider dans le canton de Genève, le journal *Le Fédéral* démentit la nouvelle, ce qui lui valut la lettre suivante de Chateaubriand, datée du 24 septembre 1832 :

Je ne sais, monsieur, par quel malheur l'article obligeant de votre journal m'avait échappé : j'aurais eu l'honneur de vous en remercier plus tôt. J'ai toujours compté sur la loyauté des habitants de Genève, et j'ai gardé un reconnaissant souvenir de l'hospitalité qu'ils avaient déjà bien voulu m'accorder.

Au surplus, monsieur, les cancans sur moi sont d'autant plus étranges que je ne suis ni conspirateur ni banni, et que même ma position isolée au milieu des opinions qui divisent la France ne m'a mérité ni l'amour ni la haine d'aucun parti. Mon pays et le reste du monde me sont également ouverts.

Chateaubriand avait fait le projet de demeurer à Genève jusqu'à l'automne 1834. Un événement imprévu vint mettre fin subitement à son séjour et changea tous ses plans :

J'avais beaucoup rêvé, dit-il, de cet avenir prochain que je m'étais fait et auquel je croyais toucher. A la tombée du jour, j'allais vaguer dans les détours de l'Arve, du côté du Salève...

Un soir, je vis entrer de Berryer : il revenait de Lausanne et m'apprit l'arrestation de madame la duchesse de Berry ; il n'en savait pas les détails. Mes projets de repos furent encore une fois renversés. Quand la mère de Henri V avait cru à des succès, elle m'avait donné mon congé ; son malheur déchirait son dernier billet et me rappelait à sa défense. Je partis sur le champ de Genève, après avoir écrit aux Ministres.

La duchesse de Berry avait été arrêtée à Nantes le 7 novembre 1832, dans la maison de M^{lle} Deguigny. Elle avait été trahie par un de ses affiliés. Dès qu'ils apprirent la nouvelle, les Chateaubriand quittèrent Genève, le 12 novembre, après avoir pris congé de leurs amis et laissé en dépôt, chez les Constant, les ballots qu'ils ne pouvaient transporter : des lampes, une malle remplie de linge et d'habits, un gros coffre en cuir où étaient les papiers et les livres.

Un mois avant de partir, Chateaubriand avait écrit à M^{me} de Cottens :

Toujours des excuses à vous faire, Madame, de mes retards et de mon silence. Oui, Madame de Chateaubriand et moi irons vous voir. Nous ne savons pas encore quand nous serons libres, mais j'aurai l'honneur de vous prévenir de notre arrivée.

La veille de son départ, il prend congé d'elle en ces termes :

Je suis venu après mon billet de Genève. Jugez de mon chagrin de ne pas vous trouver ! Malheureusement je ne puis attendre : j'ai laissé Madame de Chateaubriand

malade à Lyon, elle n'a pu aller plus loin. Je reviendrai, à présent que je sais le chemin.

Mille tendres hommages. Votre ferme est charmante.

(Il s'agit de la propriété de M^{me} de Cottens à Begnins.)

La correspondance continue:

Paris, 22 juillet 1833.

Ma vie est tellement à la merci des événements que je ne puis jamais suivre mes projets; je n'ai pas renoncé du tout à vos montagnes. Je laisse à Genève mes papiers et mes livres, dans l'espérance d'aller les retrouver. Je saurai peut-être quelque chose de mon avenir au mois d'octobre.

Les Chateaubriand ne revinrent jamais à Genève mais, bien souvent, ils expriment à leurs amis le désir de s'établir d'une façon durable ou même définitive au bord du lac. « Ce cher Genève que nous regrettons toujours », écrit M^{me} de Chateaubriand. Ils ont l'idée de se mettre à l'Hôtel des Bergues, nouvellement construit, ou bien d'aller à Montreux, où le ciel est plus clément.

Faute de mieux, leur vie genevoise se poursuit par correspondance avec leurs amis, qui souvent les visitent à Paris. Soucieux de ne pas embarrasser trop longtemps M. de Constant de ses ballots, Chateaubriand le prie, le 16 octobre 1834, de faire charger au roulage la malle de linge et la caisse de lampes.

Quant à la caisse de vin, je vous la donne et je vous prie de la boire à ma santé.

Mais Charles de Constant écrit à sa sœur à ce sujet: « Comme ni toi, ni moi n'aimons les présents, je la lui garde intacte dans une cave et vais lui dire qu'il la retrouvera lorsqu'il reviendra; si ce n'est pas pour boire son vin, ce sera pour en disposer. Il dit toujours qu'il a le désir de revenir. C'est comme une ritournelle qu'on est bien aise de retrouver, mais qui ne laisse pas de trace, car ni lui ni moi n'ont foi en cette parole. »

Au début de l'hiver de 1834, Rosalie de Constant s'établit, avec son frère, dans un petit appartement de la rue des Belles-Filles; son état de santé, très précaire depuis longtemps, s'aggrave et la mort l'enlève le 27 novembre. Chateaubriand écrit à cette occasion à Charles de Constant:

Votre lettre, monsieur, nous a consternés ma femme et moi. Nous n'avons pas le courage de vous offrir ces consolations d'usage qui ne consolent de rien. Oh! oui, monsieur, recueillez ce qu'a fait votre admirable sœur: on y verra son âme tout entière; c'est le seul et vrai moyen de la faire survivre au milieu de nous.

Nous espérons, à la belle saison, aller vous dire combien nous partageons vos regrets, vos sentiments, votre douleur. Nous nous associons de cœur à votre peine et nous vous prions d'ajouter à votre amitié pour nous toute celle que nous donnait made-

moiselle votre sœur : nous en étions dignes par notre sincère et profond attachement pour elle. Cet ange est dans le ciel.

Je vous embrasse, monsieur, avec toute l'émotion que me cause une si déplorable nouvelle et une perte aussi irréparable.

* * *

MADemoiselle HENRIETTE AMEY.

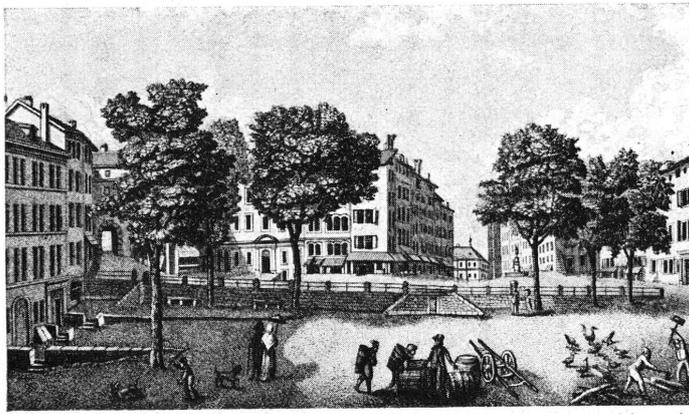
Parmi les amis genevois des Chateaubriand, il faut citer M^{lle} Henriette Amey. Née à Rolle en 1780, elle avait vécu en Angleterre, où elle avait rempli les fonctions d'institutrice dans plusieurs grandes familles. Elle avait publié, en 1830, trois volumes intitulés *Littérature française de la jeunesse* où se trouve la phrase suivante : « En littérature, un homme est apparu comme un géant et tient une place que nul ne peut lui disputer : c'est Chateaubriand, noble et hardi novateur, qui a reculé les bornes de la puissance du style et s'est immortalisé par son *Génie du Christianisme*, ses *Martyrs* et plusieurs autres productions auxquelles il est occupé à mettre la dernière main. On ne pourrait être bref sur ce grand écrivain sans lui faire tort ; son rare mérite nous force à nous taire. »

M^{lle} Amey, ayant pris sa retraite, s'établit à Genève au n^o 49 de la place du Bourg-de-Four (actuellement n^o 19), dans l'un des plus anciens quartiers de la ville. Elle avait cinquante-deux ans lors du dernier séjour des Chateaubriand. M. François Bouchardy a découvert et publié toute une correspondance adressée par M^{me} de Chateaubriand à M^{lle} Amey au cours des années allant de 1832 à 1844. Nous en donnons quelques fragments :

« 2 juillet 1832. — Comment va la place de Bourg-de-Four ? Je voudrais bien encore être à même de monter vos cent et quelques marches et d'abuser, comme je l'ai déjà fait, de votre inépuisable complaisance. Monsieur de Chateaubriand me charge de vous remercier de votre bon souvenir et je me joins à lui, Mademoiselle, pour vous prier de recevoir l'assurance de mes véritables sentiments.

« 8 janvier 1833. — Il me semble qu'il y a un siècle que nous avons quitté Genève, mais j'espère que le printemps ne se passera pas sans que je puisse recommencer mes promenades matinales à Bourg-de-Four.

« 2 septembre 1835. — Nous sommes très disposés à aller nous établir à l'hôtel des Bergues ; et nous y songeons sérieusement pour l'été prochain ; d'après la gravure, cette auberge est une vraie ville et aura l'avantage de nous rapprocher de Bourg-de-Four.



P. Escuyer, del et sculp.

PLACE DU BOURG-DE-FOUR.

Vue prise de la maison où habitait M^{lle} Amey.

A gauche, on voit la porte du château du roi Gondebaud,
oncle de Clotilde.

« A Genève, je ne fus point reçu à la porte de la ville par Clotilde,
fiancée de Clovis. » (Chateaubriand.)

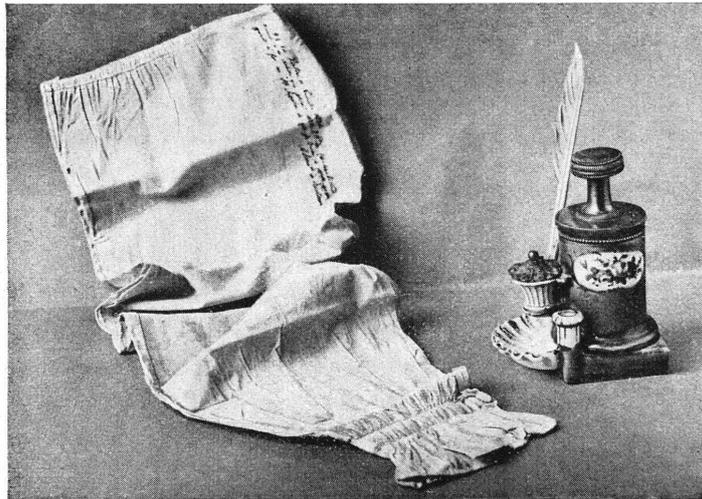


MADemoiselle HENRIETTE AMEY (1780-1855).

Photographie appartenant à M. François Bouchardy.

« Comment va la place de Bourg-de-Four? Je voudrais bien encore
être à même de monter vos cent et quelques marches... »

(M^{me} de Chateaubriand à M^{lle} Amey.)



Molly, phot.

RELIQUES CHATEAUBRIAND

déposées à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève.

Manche de la chemise portée par Chateaubriand lors de sa visite
au Saint-Sépulcre, avec une annotation de la main de
M^{me} de Chateaubriand.

Plume d'oie et encrier de Chateaubriand.

« 22 août 1842. — J'espère que vous êtes revenue à Genève; pourquoi avez-vous quitté Bourg-de-Four ? Je ne sais plus où vous voir, car je connaissais votre chambre et votre grand sofa, tout cela me faisait l'illusion d'être avec vous, avec les yeux comme avec la pensée.»

M^{lle} Amey s'était établie à la rue des Chaudronniers dans le voisinage immédiat de la place du Bourg-de-Four.

« 3 janvier 1843. — Vous ne voulez donc pas venir nous voir ? Pour nous, nous passons notre vie à faire des projets que les circonstances ou nos pauvres santés nous empêchent de réaliser; celui de voyage en Suisse est un de ceux qui nous plaît le plus. Après cela, j'ai un peu peur de vos convulsions politiques; je me rappelle notre heureuse révolution, assez pour ne pas avoir envie de me trouver au milieu d'une seconde représentation de ce chef-d'œuvre...

« Est-ce que vous seriez assez bonne pour vous charger d'une petite commission, qui ne vous fera pas sortir de Bourg-de-Four ? — Ce serait de savoir si Mesdemoiselles Soupape, les marchandes, pourraient encore me faire faire une douzaine de bonnets de nuit, qui ne passassent pas 4 francs pièce, et me les faire parvenir rue du Bac n° 112 ? Comme j'ai été une de leurs pratiques, j'espère qu'elles me traiteront bien. D'ailleurs, vous aurez la bonté de marchander pour le compte d'une majesté déchuë et des plus pauvres. »

Dans le testament de M^{lle} Amey, on trouve les indications suivantes :

« Je lègue à mon neveu A. Amey la bague portant les cheveux de M. de Chateaubriand, son écritoire, son *René* ;
« à Ch. Amey, les Saints Evangiles, don de M. de Chateaubriand ;
« à Etienne Rimond, ministre du Saint-Evangile, le portrait de M. de Chateaubriand. »

De son côté, la Bibliothèque publique et universitaire de Genève possède les objets suivants :

1. La manche de la chemise portée par Chateaubriand lors de sa visite au Saint-Sépulcre, avec une annotation de la main de M^{me} de Chateaubriand. Cette relique a été donnée en 1902 par M. Louis Mooser ;

2. La plume d'oie de Chateaubriand ainsi que l'encrier provenant de M^{lle} Amey et donné à la Bibliothèque en 1932.

A côté de ces modestes reliques, Genève se devait de rappeler les séjours de Chateaubriand dans ses murs; c'est ce qu'elle a fait en baptisant *rue* et *place Chateaubriand* la nouvelle artère qui va de la rue des Pâquis au parc Mon Repos. Cette rue suit le tracé de l'ancien chemin au bord du lac que prenait Chateaubriand

pour se rendre de sa maison des Pâquis chez ses amis Saladin et Rigaud à Sécheron, à une époque où le quai Wilson n'existait pas encore. Un modeste monument élevé en 1935, rappelle les traits de Chateaubriand et les dates de ses séjours.

* * *

OUVRAGES CONSULTÉS

- CHATEAUBRIAND: *Mémoires d'Outre-tombe.*
M^{me} DE CHATEAUBRIAND: *Mémoires et lettres.*
ACHARD, Lucie: *Rosalie de Constant.*
BERLINCOURT, Serge: *La Suisse dans l'œuvre des grands poètes romantiques.*
BORDEAUX, Henry: Article dans le *Journal de Genève.*
BOST, Ami: *Mémoire pouvant servir à l'histoire du réveil religieux des églises de Suisse et de France.*
BOUCHARDY, François: *M. et M^{me} de Chateaubriand et les Genevois.*
CORDIER, Henri: *Chateaubriand et Rosalie de Constant.*
CROSNIER, Jules: *Saint-Jean et Sous-Terre.*
DURRY, Marie-Jeanne: *La vieillesse de Chateaubriand.*
HERRIOT, Edouard: *M^{me} Récamier.*
KÖHLER, Pierre: *Madame de Staël et la Suisse.*
MOREAU, P.: *Chateaubriand et la Suisse.*
PAILHÈS, J.: *La duchesse de Duras et Chateaubriand.*
PETIT-SENN, John: *Souvenirs.*
DE SAINT-QUIRIN: *Correspondance Chateaubriand-de Cottens.*
DE SALIS, J.-R.: *Sismondi.*
VAN MUYDEN, B.: *Pages d'histoire lausannoise.*

